

La cohérence d'Adam Smith, problèmes et solutions : une synthèse critique de la littérature après 1976

Jean Dellemotte*

PHARE, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Dans cet article, nous proposons d'interpréter les divers avatars adoptés par l'Adam Smith problem depuis la fin des années 70, parmi lesquels nous distinguons deux grandes tendances : celle des « solutions admises » de l'ancien ASP, qui s'articulent à l'idée d'une séparation entre l'analyse économique de Smith et sa philosophie morale (1976-1991) ; celle du nouvel ASP, soulignant la perspective d'un hiatus moral entre la Théorie des sentiments moraux et la Richesse des nations (depuis 1991). Dans les deux cas, nous nous inscrivons en porte à faux vis-à-vis de ces interprétations, qui nous semblent s'expliquer par des difficultés de lecture mal surmontées.

In this paper, we try to interpret the various avatars of the Adam Smith problem since the late 70s, among which we distinguish two major trends: firstly the admitted solutions to the old ASP, which all articulate to the idea of a separation between Smith's economic analysis and his moral philosophy (1976-1991), and secondly the new ASP, which highlights the prospect of a moral gap between the Theory of Moral Sentiments and the Wealth of Nations (since 1991). In both cases, we criticize these interpretations, which according to us find their origin in unresolved difficulties that occur in the reading process.

* Mes remerciements aux rapporteurs anonymes pour leurs commentaires stimulants.

« *It should be clear (...) that the confusion lies not in the pen of Adam Smith, but in the eyes of those who process to see an Adam Smith problem* », Evensky 1987, p. 464.

I. – INTRODUCTION

Adam Smith a publié deux grandes œuvres de son vivant ¹ : la première, la *Théorie des sentiments moraux* [1759, *TMS* désormais] est un traité de philosophie morale qui met en évidence l'existence dans la nature humaine d'un principe d'intérêt pour les autres, la sympathie ; la seconde, *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations* [1776, *WN* désormais] se concentre, entre autres, sur certains aspects plus spécifiquement économiques de la vie sociale, et paraît mettre en scène un individu dont le principal motif d'action serait l'égoïsme. Cette opposition apparente a longtemps conduit les commentateurs à s'interroger sur la cohérence globale de l'œuvre. L'idée d'une incompatibilité, voire d'une contradiction, entre la *TMS* et la *WN* fut ainsi émise dès le XIX^e siècle par l'ancienne École historique allemande sous l'appellation désormais célèbre *Das Adam Smith Problem* (*DASP* ou *ASP* désormais). Arguant de l'antériorité de la *TMS*, et de la rencontre de Smith avec les philosophes « matérialistes » français (Helvétius et d'Holbach notamment) lors de son séjour en France (1764-1767), certains commentateurs, au premier rang desquels Carl Knies ² et Witold von Skarzynski ³, ont d'abord supposé que l'auteur aurait révisé sa conception de la nature humaine et des rapports sociaux entre la rédaction des deux ouvrages. Le succès retentissant que connut la thèse du revirement (*Umschwungstheorie*) contribua pendant plus d'un siècle à asseoir la primauté accordée à la *WN*, et à négliger les autres écrits de Smith, en particulier la *TMS* qui, quoiqu'elle rencontra un large succès à sa parution et fit la renommée intellectuelle de son auteur ⁴, tomba pratiquement dans l'oubli.

¹ Les travaux parus de son vivant comprennent en outre un essai sur l'origine du langage [Smith (1983), p. 203-226], publié en 1761, puis adjoint à la *TMS* à partir de la troisième édition de 1767, deux contributions à l'*Edinburgh Review* datées d'août 1755 et mars 1756 [Smith (1795), p. 227-256], la préface (1748) et la dédicace (1758) de l'ouvrage de William Hamilton, *Poems on several occasions* [Smith (1795), p. 257-262].

² *Die politische oekonomie vom standpunkte der geschichtlichen methode*, Braunschweig, 1853.

³ *Adam Smith as moralphilosoph und schoepfer der nationaloekonomie*, Berlin, 1878.

⁴ Voir, à ce propos, l'excellent recueil édité par Reeder [1997].

Dès 1896, la publication par Edwin Cannan d'un manuscrit de notes d'étudiant se rapportant à une partie du cours de philosophie morale enseigné par Smith à Glasgow démontra pourtant qu'il avait déjà élaboré une grande partie de son analyse économique avant son séjour en France⁵. D'autres indices auraient dû, dès cette époque, inviter les commentateurs⁶ à rejeter la thèse du revirement : Stewart assurait en effet dès 1793 dans sa biographie que la substance de la *WN* apparaissait déjà dans la dernière partie du cours de Glasgow⁷, tandis qu'on apprenait dans celle Rae [1895, p. 436] que Smith aurait « toujours considéré sa *TMS* comme une œuvre bien supérieure à la *WN* ». Sur-tout, il aurait pu paraître douteux de voir une contradiction dans son œuvre, quand le principal intéressé, dans son avertissement à la sixième édition de la *TMS* de 1790, quatorze ans après la publication de la *WN*, situait explicitement le second livre dans la continuité du premier⁸. Nonobstant, il fallut attendre la découverte de plusieurs brouillons de la *WN*⁹, et d'un nouveau manuscrit de notes d'étudiant beaucoup plus complet¹⁰, et leur publication en 1978, pour mettre un terme définitif à l'hypothèse soulevée par Knies et von Skarzynski. Ce rejet s'explique également par le regain d'intérêt envers l'œuvre de Smith en général, et la *TMS* en particulier, suscité la publication, étalée entre 1976 et 1983, des œuvres complètes de Smith commanditée par l'Université de Glasgow. Finalement, une large majorité de commentateurs finit par se rallier à l'avis rendu par Macfie et Raphael [1976, p. 20] selon lequel *DASP* était « un pseudo problème basé sur l'ignorance et l'incompréhension ».

Aujourd'hui, l'une des principales sources d'une telle incompréhension est identifiée : les tenants d'une incompatibilité entre *TMS* et *WN* ont généralement été victimes d'un double amalgame, entre sympathie et bienveillance ou altruisme d'une part, entre *self-love* et égoïsme d'autre part. La distinction reste, de nos jours, d'une importance non négligeable : malgré la clairvoyance de certains commenta-

⁵ Le manuscrit découvert par Cannan est daté de 1766, mais se rapporte probablement au Cours de la session 1763-64 [cf. Meek, Raphael & Stein (1978), p. 5-9]. Smith quitta en effet l'Université de Glasgow en 1764.

⁶ Oncken [1897] fait, à cet égard, figure d'exception.

⁷ Cf. Stewart [1793, p. 274-275] et Rae [1895, p. 55].

⁸ On doit noter, à la décharge de von Skarzynski, que ce dernier n'eut probablement pas connaissance de cet avertissement de Smith [cf. Macfie & Raphael (1976), p. 24].

⁹ Découverts par W. R. Scott et publiés dès 1937 dans sa biographie d'Adam Smith [Scott (1937), p. 317-356, 379-385]. La date exacte de rédaction de ces brouillons demeure indéterminée, mais paraît selon toute probabilité antérieure au séjour de Smith en France. Sur ce point, voir Meek & Skinner [1973].

¹⁰ Relatif à la session 1762-63.

teurs, nous constaterons qu'un tel malentendu n'est pas totalement absent de certaines analyses postérieures à l'édition de Glasgow, préconisant pourtant la complémentarité ou la compatibilité entre les deux ouvrages.

Un examen exhaustif de la vaste littérature relative à la cohérence de l'œuvre de Smith pourrait constituer un travail de thèse. Par ailleurs, des travaux de grande qualité¹¹ sont déjà disponibles sur l'historique, l'interprétation et la critique du *DASP*, de sa formulation jusqu'à la publication de l'édition de Glasgow, voire au-delà [Montes (2003)]. Aussi nous concentrerons-nous ici sur la partie de la littérature postérieure à l'édition de Glasgow qui nous semble la plus significative, en assumant le risque de subjectivité qu'un tel examen sélectif ne manque pas d'occasionner¹². Dans cette perspective, nous distinguons deux grandes tendances : les avatars de la « solution admise » du *DASP* formulée à partir du milieu des années soixante-dix, s'articulant à l'idée d'une imperméabilité de la sphère économique à l'action de la sympathie, et la nouvelle version du *DASP*, soulignant la perspective d'un hiatus moral entre *TMS* et *WN*, telle qu'elle a émergé dans la littérature à partir des travaux de Brown [1991 ; 1994]. Nous présenterons et critiquerons ces deux axes d'interprétation dans un premier temps. Dans un second temps, nous tirerons profit de cette étude pour formuler quelques recommandations relatives à la lecture et l'interprétation de Smith, susceptibles selon nous de lever la majorité des interrogations relatives à son œuvre. Nous pensons que celle-ci est cohérente, et que son auteur n'a pas significativement modifié ses positions entre la *TMS* et la *WN*.

II. – *DAS ADAM SMITH PROBLEM* DEPUIS 1976 :

REVUE SÉLECTIVE ET CRITIQUE

Suite à l'abandon de la thèse du revirement, une majorité de commentateurs chercha d'abord à identifier des points de complémentarité, ou de compatibilité, entre *TMS* et *WN*. La plupart des tentatives mises en œuvre du milieu des années 70 au début des années 90 s'articule autour de ce que Dupuy [1992, p. 82] a défini comme la « solution admise » du *DASP* : penser l'analyse économique de Smith comme un domaine séparé du reste de ses investigations, en particulier de celle

¹¹ Voir, notamment, Dickey [1986], Bertrand [1995], Montes [2003] et Tribe [2008].

¹² Pour une présentation alternative de la littérature couvrant cette période, voir Montes [2003, p. 78-82].

menée dans le champ de la philosophie morale. La sphère économique, telle qu'elle est décrite dans la *WN*, échapperait totalement, pour diverses raisons, au champ d'action de la sympathie. Nous distinguons parmi ces « solutions admises » trois variantes, que nous présenterons et critiquerons tour à tour dans les paragraphes suivants : la thèse des « sphères d'intimité », celle de l'étanchéité ou de la séparation de la sphère économique, celle de « l'échec du système de la sympathie ».

II.1. L'économie imperméable à la sympathie : variantes de la « solution admise » (1976-1991)

Une première solution, populaire chez nombre de commentateurs¹³, consiste à affirmer que Smith envisage deux types d'associations différentes dans la *TMS* et la *WN* : celles de petites tailles – Nieli [1986] parle de « sphères d'intimité » – telles que les cercles de famille ou d'amis, dans lesquelles les liens de sympathie et de bienveillance prédomineraient, du fait que les individus se connaissent personnellement ; et la « grande société », dans laquelle l'anonymat des relations oblitérerait l'action de la sympathie au profit de l'intérêt et de l'égoïsme. Le marché s'y substituerait alors à la sympathie en tant que mode de coordination des individus. Les partisans de cette interprétation s'appuient généralement sur un extrait de la *TMS* dans lequel Smith envisage la possibilité d'une société se maintenant sur la base d'échanges mercenaires, « comme entre différents marchands », « sans aucun lien réciproque d'amour ou d'affection » entre ses membres [*TMS*, II, ii, 3, p. 140-141], qui préfigure de toute évidence un autre de la *WN* [I, iv, p. 91], célèbre, dans lequel dans lequel il remarque qu'avec l'extension de la division du travail « chaque homme subsiste d'échanges et devient une espèce de marchand, et la société elle-même est proprement une société commerçante ».

Il nous semble possible de formuler à son encontre plusieurs critiques majeures. D'abord, le terme sympathie n'apparaît pas dans l'extrait de la *TMS* mobilisé. Smith emploie les termes « amour », « affection », ou encore « gratitude ». On retrouve donc ici la même méprise, quant au sens du concept de sympathie, que celle dont ont été victimes les membres de l'école historique allemande¹⁴. Dans la suite du cha-

¹³ Nieli [1986] est le principal représentant de cette interprétation, dont on trouve l'intuition chez Coase [1976, p. 544], Mizuta [1975, p. 120], Viner [1968, p. 325] et Campbell [1967]. Hahn [1991, p. 8-9] la reprend à son compte, tandis que Becker [1981, p. 1] se réfère à Smith en introduction de l'article « Altruism in the family and selfishness in the marketplace ».

¹⁴ Pour deux exemples caractéristiques, voir Hahn [1991, p. 8-9] et Mizuta [1975, p. 120]. Nieli [1986, p. 617], en revanche, fait bien la distinction.

pitre, Smith avertit par ailleurs que l'harmonie sociale ne saurait reposer sur le seul jeu des intérêts égoïstes, et présente explicitement ces derniers comme des facteurs de chaos. L'administration de la justice, présentée comme « le pilier qui soutient l'édifice de la société humaine » apparaît alors très clairement comme le minimum nécessaire à la survie de la société [TMS, II, ii, 3, p. 141-142]. C'est pourquoi Smith cherche ensuite à démontrer que les individus sont généralement conduits, sans y être vraiment contraint, à respecter les règles essentielles de justice, en particulier celles relatives au châtiement des préjudices commis. On pourrait supposer, nous dit l'auteur [*ibid.*, p. 143-144], que c'est le sens de leur nécessité pour la survie du corps social qui nous pousse à désapprouver spontanément leur violation. Il n'en est pourtant rien : « peu d'hommes ont réfléchi sur la nécessité de la justice pour l'existence de la société, en dépit de cette nécessité » [*ibid.*, p. 145]. Lorsque nous désapprouvons le tort fait à un individu, c'est par considération pour le mal subi par cet individu, et non par considération du danger que constitue le crime pour le corps social. En somme, le principe qui nous pousse à désapprouver la transgression des règles de justice n'est ni le sentiment de leur utilité comme l'avait affirmé Hume, ni la crainte comme chez un Hobbes, mais « notre affinité avec les sentiments de tout homme », c'est-à-dire tout simplement la faculté de sympathie qui réside en chacun¹⁵. Or, *à contrario* de l'argument central déployé par l'interprétation en termes de « sphères d'intimité », Smith précise immédiatement qu'une telle affinité ne suppose ni affection, ni connaissance particulière envers la personne en question.

« Toutefois, nous devons observer que ce souci n'inclut pas nécessairement un degré quelconque de ces sentiments exquis communément appelés amour, estime et affection, par lesquels nous distinguons nos amis et connaissances particulières. Le souci qui est requis dans ce cas n'est *rien de plus que cette affinité avec les sentiments de tout homme, uniquement parce qu'il est notre semblable*¹⁶. » [TMS, II, ii, 3, p. 145, nos italiques]

Smith admet certes que la sympathie s'exerce plus aisément à l'égard d'un ami que d'une simple connaissance, et envers une

¹⁵ Que Smith définit bien comme « notre affinité avec toute passion, quelle qu'elle soit » [TMS, I, i, 1, p. 27].

¹⁶ Voir également, par exemple, [TMS, I, ii, 3, p. 67] : « Ce que notre sympathie avec la personne qui sent ces passions [*la haine et le ressentiment*] nous pousserait à souhaiter, notre affinité avec les passions de l'autre personne nous conduirait à le craindre. *Ces personnes nous concernent l'une et l'autre en tant qu'elles appartiennent au genre humain*, et notre crainte de ce que l'une pourrait souffrir amoindrir notre ressentiment pour ce que l'autre a souffert » (nos italiques).

connaissance qu'un inconnu [*TMS*, I, i, 4, p. 47 ; VII, ii, 1, p. 392], mais ceci découle logiquement de son fonctionnement, de par sa nature même imparfait car reposant essentiellement sur le travail de l'imagination. C'est pourquoi la passion sympathique du spectateur est généralement, quoique d'une nature semblable, d'une intensité plus faible que celle de la passion originelle de l'acteur [*TMS*, I, i, 1, p. 24]. C'est pourquoi également, le spectateur éprouve en règle générale le besoin de connaître les circonstances dans lesquelles la passion originelle de l'acteur s'est produite, c'est-à-dire les causes qui l'ont engendrée, pour la partager. On comprend alors pourquoi la proximité affective augmente la probabilité de sympathiser : elle s'accompagne en règle générale d'une meilleure connaissance des circonstances (situation personnelle, caractère) susceptibles d'expliquer la passion de l'acteur. En bref, quoique reconnaissant que la proximité affective renforce la propension à sympathiser, Smith juge que l'action de la sympathie affecte tous les hommes, quelle que soit la nature, anonyme ou non, de leur relation¹⁷.

Notons enfin que le prétendu anonymat des relations marchandes chez Smith est généralement postulé plutôt que démontré. Comme le remarque Fontaine [1997, p. 267], il n'y aucune raison objective pour que la proximité ne se développe pas à travers la relation d'échange, à partir du moment où celle-ci donne lieu à des interactions répétées mettant en rapport les mêmes partenaires¹⁸. Smith lui-même n'affirme-t-il pas que des « collègues dans une même fonction, des partenaires d'affaires, s'appellent frères les uns et les autres, et entretiennent le même sentiment que s'ils l'étaient réellement » [*TMS*, VI, ii, 1, p. 311] ? D'un point de vue général, l'action de la sympathie traduit simplement la disposition de l'individu à porter intérêt à la situation et aux sentiments d'autrui et à en être affecté, et c'est bien le mécanisme d'élaboration des normes sociales de jugement et de comportement dans une société de large envergure que Smith tente de faire reposer sur ce concept. Reste à déterminer si les relations économiques sont susceptibles d'échapper à son champ d'action. La question est cruciale, dans la mesure où la réponse qu'on lui donnera décidera du réel statut, émancipé ou intégré, de l'économie dans la pensée de Smith.

Par rapport à cette question d'autres commentateurs, évitant la distinction inopportune entre petite et grande société, mettent en avant la

¹⁷ Cet aspect est bien noté par Tugendhat [1998, p. 297] et Dimand & Dimand [1991, p. 65]

¹⁸ « If the butcher, the brewer, or the baker live in the individual's neighbourhood, he is liable to feel sympathy with them », [Dimand & Dimand (1991), p. 65].

spécificité de la sphère économique dont le fonctionnement, par opposition au reste des activités sociales, reposerait uniquement sur l'intérêt ou l'égoïsme, et exclurait de fait l'action de la sympathie. Cette thèse de la « séparation », ou de « l'étanchéité », de la sphère économique, partagée par plusieurs spécialistes de Smith, tels que Raphael [1975, p. 96], Raphael & Macfie [1976, p. 20]¹⁹, Morrow [1928, p. 162-164], Diatkine [1991, p. 28], ou encore par le prix Nobel G. Stigler [1975, p. 237], trouve sa présentation la plus archétypale chez Louis Dumont [1977], selon qui le principe de l'*identité naturelle des intérêts* défini par Elie Halévy [1901] fonctionnerait de façon systématique et optimale dans la sphère économique smithienne [Dumont (1977), p. 83-84 et 93], où le seul motif entrant en compte serait l'*égoïsme* [*ibid.*, p. 83].

L'*identité naturelle des intérêts* ne présente pourtant aucun caractère systématique dans la *WN*. On y trouve au contraire de nombreux contre-exemples : l'effet pervers de la division du travail, qui déshumanise et désocialise la masse du peuple, est ainsi le lourd tribut payé en contrepartie de ses avantages [*WN*, V, 1]. La lutte d'intérêts qui oppose capitalistes et ouvriers est clairement présentée par Smith comme irréductible [*WN*, I, 8]. Et l'intérêt des premiers est toujours en règle générale contraire à celui du public. Ceux-ci cherchent en permanence à tromper la classe politique et l'opinion, en faisant passer leur intérêt propre pour l'intérêt général, et réussissent généralement dans leurs projets grâce à leur habileté rhétorique supérieure [*WN*, I, Conclusion]. L'ordre qui se dégage de la libre expression des intérêts privés est donc loin chez Smith d'être nécessairement conforme à l'intérêt général. Par ailleurs, comme le note Vergara [2001], le terme égoïsme (*selfishness*) n'est jamais employé par Smith dans la *WN*, et l'adjectif égoïste (*selfish*) n'y apparaît qu'à trois reprises. Dumont ne fait pas la distinction, pourtant fondamentale dans le vocabulaire smithien, entre *égoïsme* et *amour de soi* (*self-love*), sur laquelle nous reviendrons (*infra*, 3.1.). Le terme qui revient le plus souvent dans la *WN* est « intérêt », qui renvoie plus généralement, chez Smith, à l'exercice de l'amour de soi. Ceci posé, une lecture un tant soit peu attentive de la *TMS* montre que le *self-love*, le soin naturel et *a priori* non condamnable que porte tout individu à sa santé et à ses intérêts, intervient aussi bien en dehors de la sphère des activités économiques qu'en son sein²⁰.

¹⁹ Macfie [1967, p. 75] émet toutefois un avis plus modéré.

²⁰ Paganelli [2008, p. 367] estime même que le livre qui promeut le plus l'intérêt privé est la *TMS*.

La ligne de démarcation tracée par Dumont, et en conséquence par les tenants de la « thèse de la séparation », n'en apparaît que plus floue. D'une manière générale, l'interprétation de ces derniers, même dans ses versions les moins caricaturales, peut être à notre sens critiquée à deux niveaux :

- la sphère économique demeure chez Smith tributaire de l'action de sympathie, au moins en amont, qu'on la considère à l'origine des deux ressorts anthropologiques de l'accumulation mis en évidence dans la *WN* (« désir d'améliorer sa condition » et « propension à échanger », cf. Dellemotte [2005]), ou des règles juridiques protégeant l'intégrité physique des individus, leur propriétés et le respect des contrats²¹, ou des deux à la fois ;
- bien souvent ces interprétations, lorsqu'elles ne reposent pas sur l'erreur récurrente consistant à confondre sympathie et bienveillance²², tombent dans celle consistant à confondre la sympathie, faculté qui permet de percevoir et partager les sentiments d'autrui quels qu'ils soient, avec un sentiment particulier, maladroitement appelé « sentiment de sympathie ». Il s'agit là d'un contresens, comme nous l'expliquerons plus loin (*infra*, 3.1.). Aussi, si l'on peut comprendre que tel sentiment particulier puisse se révéler absent dans un domaine d'activité particulier (la bienveillance dans les activités économiques, ou la compassion sur un ring de boxe), il est malaisé de saisir en quoi l'action d'une faculté de perception des sentiments *en général* pourrait s'y trouver suspendue. À moins d'imaginer, ce qui est absurde, que l'homme, dès lors que et parce qu'il se livre à une activité économique, soit temporairement dépourvu de tout sentiment, bon ou mauvais²³.

²¹ Voir sur ce point le rôle conféré par Smith à la sympathie et au spectateur impartial [sur le droit de propriété : *LJ(A)*, i. 35-37, p. 16-17 ; *LJ(A)*, i. 77, p. 32 ; *LJ(B)*, 150, p. 459, *LJ(B)*, 165, p. 466-467 ; et sur les contrats : *LJ(A)*, ii. 43, p. 87], et l'analyse classique d'Haakonsen [1981, p. 159-168 en particulier] sur le sujet.

²² Par exemple, Raphael & Macfie [1976, p. 22] distinguent nettement *self-love* et *selfishness*, mais ne font pas de distinction claire entre sympathie, altruisme et bienveillance.

²³ Béraud [1992, p. 311] va dans le même sens sur la base d'un argument différent : « Dans l'un comme dans l'autre ouvrage, ce qui est l'objet de tous les mouvements des hommes, c'est l'espoir d'être remarqué, d'être approuvé, d'être regardé avec sympathie ». Zouboulakis [2005, p. 54] juge quant à lui que les individus conservent leur prédisposition à la sympathie mutuelle lorsqu'ils échangent. Et selon Winch [1996, p. 105], « We may have no need of the benevolence of the butcher when we appeal to his self-interest in selling us meat, but that does not mean we have no imaginative sympathy, no capacity to understand and reach a judgement on his behaviour, whether of approval or disapproval ».

Une troisième catégorie de commentateurs considère enfin l'imperfection immanente de la sympathie comme le signe annonciateur d'une évolution de la pensée de Smith : l'échec d'une généalogie de la morale basée sur les sentiments aurait ouvert à ce dernier la perspective d'un traitement économique des rapports sociaux. Cette variante se distingue de la précédente par le statut qu'elle confère à Smith dans l'histoire des idées. À travers la thèse de la « séparation », l'économie apparaît à partir de la *WN* comme une discipline séparée de la philosophie politique et morale à laquelle elle était auparavant subordonnée ; ici, elle en devient en quelque sorte le point d'aboutissement : sous l'impulsion de Smith, les rapports marchands se présentent comme l'essence de la vie sociale, et l'économie non seulement s'autonomise mais *absorbe* la philosophie politique et morale. Entrent dans cette catégorie les interprétations de Diatkine [1991] et Rosanvallon [1979] qui, tout en rejetant l'idée d'une contradiction chez Smith, reprennent de façon atténuée l'argument du *revirement*.

Pour Rosanvallon [1979, p. 40], « l'ensemble de la *TMS* est marquée par une sorte de continuelle réserve » dans laquelle « il faut comprendre la formation de la pensée économique de Smith, ou plus précisément l'économisation de sa pensée ». Son interprétation s'appuie sur l'extrait de la *TMS* mis en avant par celle en termes de « sphères d'intimité » et d'anonymat. Il faudrait situer dans ce texte « le vrai tournant de la pensée de Smith », la *WN* ne faisant que développer ce qui n'est qu'une intuition dans la *TMS*, dont les limites auraient donné naissance à la question économique. Smith deviendrait ainsi « économiste presque à son insu », « par nécessité philosophique » [*ibid.*, p. 41]. Diatkine [1991] identifie, quant à lui, deux difficultés rencontrées par la *TMS* : l'inaccessibilité des jugements du spectateur impartial au commun des sujets sociaux, et la corruption des sentiments moraux engendrée par le fonctionnement imparfait de la sympathie. Partant, la concurrence marchande, en obligeant les individus à agir conformément aux règles de justice, apparaîtrait comme une instance de régulation plus efficace que le binôme sympathie/spectateur impartial : « La *généalogie* de la morale que tente Smith dans la *TMS* aboutit à une *impasse* dont l'économie politique apparaît alors comme une issue possible » [p. 28, italiques de l'auteur].

Si les deux interprétations débouchent sur la même conclusion, celle de Rosanvallon s'appuie sur une connaissance plus sommaire de l'œuvre de Smith. Pour exemple, Rosanvallon [1979, p. 40] assimile, sans états d'âme, bienveillance et sympathie, alors que Diatkine [1991, p. 20] évite cet écueil. La thèse de ce dernier, quoique s'appuyant sur

des arguments solides²⁴, nous semble toutefois reposer sur un présupposé discutable quant au but poursuivi par Smith dans la *TMS*. Sa philosophie morale, comme celle de Hume, ne doit pas en effet être interprétée comme un discours normatif visant à déboucher nécessairement sur des prescriptions. Elle se présente au contraire comme une théorie positive des comportements moraux, comme en témoigne le titre complet de l'ouvrage²⁵. Ce n'est donc pas tant la qualité morale en soi des jugements qui y est examinée que leur genèse, même si Smith ne résiste pas toujours à la tentation, très forte dans une telle matière, de formuler ici ou là quelques jugements de valeur (*cf. infra*, 3.3.). L'auteur affirme d'ailleurs que l'enquête menée dans la *TMS* « ne porte pas sur une question de droit mais sur une question de fait ». Il entend donc y expliquer le monde moral tel qu'il est, non tel qu'il devrait être, et élucider non seulement la communauté de valeurs observables en toute société, mais aussi et surtout l'écart entre l'idéal et la pratique. Cléro [2001, p. 467-468] remarque ainsi que « Smith s'intéresse particulièrement au hiatus et à la tension qui existe entre l'image que les sociétés modernes se font des valeurs morales (...) et la réelle effectuation des actions (...) Si les valeurs ne ressemblent pas à la réalité des pratiques qu'elles sont censées inspirer, elles n'en sont pas moins dans une relation qu'il importe d'inspecter ». Le degré de réussite du système smithien ne doit donc pas être mesuré par le degré de perfection du monde moral dont il rend compte, mais par sa capacité à élucider la genèse et le fonctionnement du monde moral réel, y compris dans ses imperfections. C'est probablement en ce sens qu'il faut comprendre l'ajout à la dernière édition de la *TMS* d'un chapitre dédié à la « corruption des sentiments moraux ». Mais *in fine* l'imparfaite sympathie des sujets sociaux suffit d'ordinaire à assurer l'harmonie sociale [*TMS*, I, i, 4, p. 46], et c'est bien là pour Smith l'essentiel.

²⁴ Si le second argument relatif à la corruption des sentiments moraux ne souffre aucune contestation, le premier est plus discutable : Smith écrit en effet [*TMS*, III, 3, p. 200] : « Lorsque le bonheur ou le malheur des autres dépendent en quelque mesure de notre conduite (...) L'homme au-dedans nous dit immédiatement que nous nous donnons trop de valeur à nous-mêmes et pas assez aux autres, et qu'en faisant cela, nous devenons l'objet convenable du mépris et de l'indignation de nos frères. Et ce sentiment n'est pas réservé à des hommes d'une magnanimité et d'une vertu extraordinaire ». Il est à noter que la dernière phrase de cet extrait fut ajoutée à l'édition de 1790. Smith ajoute plus loin [p. 201] que « l'éducation la plus vulgaire nous apprend à agir, dans toutes les occasions importantes, avec une sorte d'impartialité entre nous et les autres ».

²⁵ *The theory of moral sentiments. Or, an essay towards an analysis of the principles by which men naturally judge concerning the conduct and character, first of their neighbours, and afterwards of themselves.*

La supposée supériorité de la concurrence sur la sympathie en terme de régulation sociale ne semble par ailleurs pas attestée par les écrits de Smith. Comme l'a mis en évidence Viner [1927], la sphère marchande décrite par l'auteur dans la *WN* apparaît en définitive moins harmonieuse que le monde moral théorisé dans la *TMS*. Nous pensons donc que l'harmonie approximative du monde social décrite par Smith doit beaucoup à la sympathie, en dépit de ses imperfections, et, relativement, très peu à la concurrence²⁶. Cette dernière, en poussant les capitalistes à accroître le développement de la division du travail, ne menace-t-elle pas radicalement la cohésion sociale, en désocialisant la grande masse du peuple, abruti par des tâches toujours plus simple et répétitives qui endolorissent son esprit et ses capacités [*WN*, V, 1] ? Enfin, si Smith jugea opportun d'ajouter un chapitre relatif à la « corruption des sentiments moraux » à la dernière édition de sa *TMS*, entre celle-ci et la première édition de 1759 le rôle essentiel de la sympathie dans son analyse n'est jamais remis en cause, et sa conception de la nature humaine n'a pas connu de modification substantielle, comme le soulignent Macfie et Raphael [1976, p. 20], Béraud [1992, p. 310] ou Griswold [1999, p. 28].

II.2. Le mendiant et le roi africain, ou la perspective d'un nouvel ASP (1991-2010)

Les limites des solutions admises du *DASP* ont dans une certaine mesure invité les commentateurs à s'engouffrer dans de nouvelles perspectives. Aussi peut-on distinguer deux grandes tendances dans la littérature récente.

Un premier type de travaux considérant l'œuvre de Smith comme un projet unifié, au sein duquel le système de la sympathie occupe une place prépondérante. Sans prétendre à l'exhaustivité, on peut mentionner au sein de ce programme de recherche initié par Lamb [1974], l'un des premiers à proposer d'unifier l'œuvre de Smith autour du concept de sympathie, les travaux de Wilson [1976], qui démontrent que la sympathie tend à promouvoir le principe de liberté mis en avant dans la *WN* ; Skinner [1979 ; 1988], qui interprète l'œuvre de Smith comme un système de science sociale dont l'économie ne constituerait qu'une

26 « Smith's economic prescriptions were only one dimension of a larger vision of societal improvement. Pursued in isolation they cannot accomplish his goal. Markets are, like all other institutions, only instrumental. (...) A society of unethical individuals pursuing their self-interest would turn a perfectly free market system into a Hobbesian abyss – a rent seeking society ».[Evensky 2001, p. 514-515].

sous partie ; Dubœuf [1985 ; 1991] selon qui chez Smith le processus d'élaboration des valeurs marchandes serait analogue à celui qui prévaut à l'élaboration des valeurs morales ; Young [1986 ; 1997] d'après qui les composantes du prix naturel smithien reçoivent l'approbation du spectateur impartial ; Pack [1991], qui assure que le même individu est mis en scène dans la *TMS* et dans la *WN* ; Fitzgibbons [1995] ; Biziou [2001 ; 2003] selon lequel le projet smithien consistait à intégrer l'économie politique dans une « philosophie morale élargie » ; Dellemotte [2002, 2005] qui montre que Smith considérerait la sympathie comme l'équivalent dans la sphère sociale du principe de gravitation universelle, et que le désir d'améliorer sa condition et le penchant à l'échange trouvent leur origine dans son action ; ou encore Keppler [2008], d'après qui le mécanisme de la sympathie génère un processus de formation des préférences qui fonde les comportements économiques décrits dans la *WN*. À l'exception notable de Pack [1997, p. 137-138], ces auteurs semblent considérer l'ASP comme dépassé.

D'autres travaux laissent en revanche émerger l'éventualité d'un nouvel ASP, portant non sur l'opposition entre sympathie et *self-love* mais sur l'idée d'un hiatus moral entre *TMS* et *WN*. Nous pensons à ceux de Brown [1994], Griswold [1999], Fleischacker [2004], et Diatkine [2010], que nous présenterons et critiquerons dans l'ordre chronologique.

Quoique l'idée d'un hiatus moral entre la *TMS* et la *WN* ne lui soit pas propre²⁷, on peut estimer que Brown [1991 ; 1994] a révolutionné les termes de l'ASP. S'appuyant sur une « littérature massive »²⁸ contestant le rôle prééminent de l'auteur en tant que propriétaire de son texte, Brown [1994, p. 3] juge que le sens d'un texte doit être conçu comme le produit d'un processus de lecture plutôt que comme le résultat de l'acte d'écriture en lui-même. Partant, l'ASP devrait être reconsidéré plutôt que nié. La question « comment Smith a-t-il pu écrire ces deux travaux [*TMS* et *WN*] ? » devrait être reformulée en « comment ces deux travaux doivent-ils être lus ? » [Brown (1991), p. 188 ; (1994), p. 24]. Une différence irréductible tient alors dans le fait que la *TMS* devrait être lue comme un dialogue (*dialogic discourse*), dans lequel une interaction permanente entre différentes « voix morales » fonde un modèle de conscience représenté par la figure du spectateur impartial, tandis que la *WN* devrait être lue comme un monologue (*monologic discourse*) dans lequel la « voix didactique »

²⁷ L'idée est déjà développée, quoique sous une forme atténuée, par Evensky [1987].

²⁸ Brown évoque Derrida, Foucault, Rorty et plus particulièrement Bakhtin.

de l'auteur tente de faire valoir son autorité scientifique sur le domaine étudié. Cette différence stylistique implique que les discours menés dans les deux ouvrages se positionnent par rapport à la morale à des niveaux différents [Brown (1994), p. 4]. Le discours moral de la *TMS* ne trouverait pas sa place dans la *WN*, qui devrait être conçue comme un « discours amoral » [*ibid.*, p. 26 et 46]. Le modèle « dialogique » de la conscience de la *TMS* n'admettrait en effet que la maîtrise de soi et la bienfaisance en tant que véritables vertus morales, et n'accorderait à la prudence et à la justice qu'un statut inférieur de vertus de second ordre [*ibid.*, p. 5 et 33]. Brown qualifie les premières de *vertus privées* et les secondes de *vertus publiques*. Ces dernières seraient associées dans le texte de Smith au marché et à la vie civile [*ibid.*, p. 5 et 26]. La société commerciale reposerait donc sur un ordre moral *inférieur*. Brown en conclut que la structure stoïque de l'argumentation menée dans la *TMS*, non seulement traite sans considération les activités économiques et « matérialistes », mais déchoit totalement celles associées au marché et à l'activité politique [p. 7]. Le système de la liberté naturelle présenté dans la *WN* serait donc destiné à mettre en accusation la place prépondérante occupée par le commerce et les manufactures dans la société du xviii^e siècle. L'idée anciennement reçue selon laquelle Smith aurait été l'avocat sans réserve de l'économie de marché apparaît donc bien, comme Brown l'affirme dès le premier paragraphe de son ouvrage, comme une « grosse caricature ».

La conclusion de Brown paraît juste et relativement originale²⁹. Il nous semble en revanche que son argumentation pose un certain nombre de problèmes. D'abord parce que son refus d'accorder *a priori* une unité d'intention à Smith la conduit soit à passer sous silence certains éléments susceptibles de mettre à mal sa thèse, soit à contredire directement le propos de l'auteur. Par exemple, en contradiction totale avec le procédé d'interprétation qu'elle recommande, Smith [1983, i, 7, p. 5] affirmait, dans ses cours de rhétorique, que la signification des phrases employées dans le domaine des lettres ne doit souffrir d'aucune équivoque, de sorte à ce qu'elle ne dépende pas du lecteur. Brown se garde également de souligner qu'éthique et police constituaient des parties du cours enseigné par Smith à Glasgow : la partie consacrée à l'éthique consistant en l'exposé du système de la sympathie présenté dans la *TMS*, celle relative à la police contenant une partie conséquente de l'analyse économique développée dans la *WN* [Stewart (1793), p.

²⁹ L'image d'un Smith champion du laisser-faire économique avait déjà été remise en cause par Viner [1927], Winch [1978], et plus récemment Pack [1991].

274-275]. Le fait pose problème puisqu'on devrait supposer, en accord avec son interprétation, que Smith aurait tenu *des* discours de natures différentes au sein d'un même cours. *A contrario* de sa thèse, on peut estimer que, comme elle constitue la forme publiée d'une section de cours, la *TMS* appartienne plutôt au domaine du discours didactique ou scientifique [Macfie (1967), p. 297-298].

La typologie des vertus élaborée par Brown, centrale dans sa thèse, travestit par ailleurs le discours de Smith. La qualification de la prudence comme vertu publique et son assimilation en tant que telle à une vertu morale de second ordre ne correspondent pas à son propos. S'il présente bien la prudence comme une vertu de l'homme d'État et évoque même la « prudence d'un royaume » [WN, IV, 2], le titre de la première section de la sixième partie de la *TMS* (« Du caractère de l'individu dans la mesure où il affecte son propre bonheur ; ou de la prudence ») montre en lui-même qu'il la conçoit prioritairement comme une vertu privée³⁰. Et si entendue en ce sens, la prudence apparaît bien comme une vertu de second ordre [TMS, IV, ii, p. 299], celle associée au souci du bien public est en revanche une « prudence supérieure » qui doit être regardée comme une véritable vertu morale³¹. En outre, l'assimilation de la bienfaisance à une vertu privée paraît tout à fait étrangère à Smith³².

On ajoutera enfin que si l'interprétation du lecteur doit primer sur l'intention de l'auteur, on ne voit pas en quoi les lectures *a posteriori* présentant Smith comme l'avocat de la société commerciale auraient moins de pertinence que celle de Brown. Son option méthodologique a donc ceci de paradoxal qu'elle tend à justifier *in fine* des interprétations qui contredisent ses propres conclusions. Comme le remarque Griswold [1999, p. 28], la méthode de lecture préconisée par Bakhtin, dont Brown s'inspire explicitement, tend finalement à encourager l'arbitraire dans le travail d'interprétation.

L'analyse de Brown débouche toutefois sur une conclusion à prendre au sérieux. L'idée selon laquelle Smith serait le censeur de la société commerçante plutôt que son promoteur permet à la fois de

³⁰ « L'homme prudent (...) s'en tient, autant que son devoir le lui permet, à ses propres affaires. », [TMS, VI, ii, p. 299].

³¹ « Cette prudence supérieure, lorsqu'elle est portée au plus haut degré de perfection, suppose nécessairement l'art, le talent et l'habitude ou la disposition d'agir avec la plus parfaite convenance dans toutes les circonstances et situations possibles. Elle suppose nécessairement la plus grande perfection de toutes les vertus intellectuelles et morales », [ibid., p. 299-300].

³² Voir [TMS, II, ii, p. 129-148] sur la comparaison des vertus de justice et de bienfaisance.

mettre en cause certaines idées reçues, et s'accorde avec la critique radicale du système mercantile menée dans le livre IV de la *WN*. Elle n'entrouvre pas moins la porte à une nouvelle formulation de *DASP*, soulignant le hiatus moral qui résiderait entre *TMS* et *WN*. Il est vrai qu'un paradoxe apparent reste à élucider. Comment Smith peut-il à la fois soutenir dans la *TMS* [IV, 1, p. 258] que « le mendiant qui se chauffe au soleil sur le bord de la route possède la sécurité pour laquelle les rois se battent », et sembler se réjouir dans la *WN* [Introduction, p. 66 ; I, 1, p. 78-79] du fait que le dernier des manœuvres d'Angleterre jouisse d'un confort matériel supérieur à celui d'un « roi d'Afrique qui règne sur dix mille sauvages nus » ?

Griswold [1999] va s'engouffrer dans cette brèche et prendre le contre-pied de la lecture recommandée par Brown, en partant des postulats inverses de cohérence et d'intégrité autoriale afin d'interpréter l'œuvre de Smith³³. Cette approche générale le conduit à estimer que le nouvel *ASP* soulevé par l'analyse de Brown peut et doit être solutionné [p. 29-30]. Son analyse est centrée sur le premier chapitre de la quatrième partie de la *TMS*, qui fournirait d'après lui le cadre permettant d'appréhender le modèle économique de la *WN* [p. 222]. C'est dans ce chapitre que Smith reprend l'argument mandevillien du caractère bénéfique des dépenses de luxe en lui adossant la métaphore de la main invisible. C'est également là qu'apparaît la parabole du « fils de l'homme pauvre ambitieux » qui, dans son désir d'atteindre la condition des riches, s'inflige mille épreuves mortifiantes et sacrifie une tranquillité réelle pour s'adonner toute sa vie à la poursuite d'une illusion. Car la possession de biens de luxe, qualifiés par Smith de « bibelots d'utilité frivole » (*trinkets of frivolous utility*), ne saurait procurer le bonheur. Le fils de l'homme pauvre imagine que la richesse et la grandeur constituent des moyens d'être heureux, alors qu'en termes de bonheur véritable, que Griswold [p. 217-218] associe à la tranquillité dans le récit de Smith, la position du « mendiant qui se chauffe au soleil » est finalement préférable à celle d'un roi. Il est pourtant heureux, estime Smith, que la nature nous abuse de la sorte, car une telle illusion a entretenu depuis la nuit des temps l'industrie du genre humain, « changé entièrement la face du monde » et permis l'embellissement progressif et continu de la vie humaine [*TMS*, IV, 1, p. 255].

³³ « I begin by assuming that in his published work Smith knew what he was doing and that he wrote exactly what he wanted to write. I take his work as a deliberate and self-conscious effort to state the truth about the topics of which he treats (...) I am assuming that Smith's works, whether taken singly or collectively, possess organic unity. », [Griswold (1999), p. 26-27].

Articulant ce chapitre au rôle moteur joué par le « désir d'améliorer sa condition » dans le processus d'accumulation décrit dans la *WN*, Griswold [p. 225] identifie le lien essentiel entre la *TMS* à la *WN* dans « le fait que la plupart des individus (*most individuals*) ne sont pas parfaitement heureux contribue au bonheur de l'humanité ». Le modèle économique de la *WN* reposerait donc sur une gigantesque tromperie [p. 263] et sur des comportements guidés par la vanité. Le rapport de cette conclusion avec le schéma des conséquences non intentionnelles et bénéfiques de certaines actions individuelles représenté par la métaphore de la main invisible est explicitement revendiqué par Griswold [*ibid.*].

Sa thèse repose à l'évidence sur une connaissance approfondie de l'œuvre de Smith, mais pêche un excès de généralisation. Griswold assimile vanité des riches, ambition du fils de l'homme pauvre, et désir d'améliorer sa condition commun à la masse alors qu'on peut estimer, *a contrario*, qu'on a affaire en la matière à trois types de caractères bien distincts. Il semble d'abord évident que les motifs de l'attraction du riche propriétaire et du fils de l'homme pauvre envers les *trinkets* soient sensiblement différents. Le riche agit par désir d'exposer ses richesses et susciter l'envie des autres. En bref, par volonté de distinction. Le fils de l'homme pauvre agit au contraire par mimétisme, et cherche avant tout à singer le riche. Il n'est pas en premier lieu porté par la vanité mais par l'ambition. Ceci ne remet cependant pas radicalement en cause la formule de Griswold, dans la mesure où l'on peut estimer que, malgré des motifs différents, les deux caractères sont victimes d'une illusion analogue. En revanche Smith précise bien [*WN*, II, 3, p. 392] que le désir d'améliorer sa condition, propre aux masses, est « généralement calme et sans passion », ce qui s'oppose radicalement au portrait du jeune pauvre ambitieux. Et il affirme surtout dans un ajout à la dernière édition de la *TMS* [I, iii, 3, p. 105-106] que c'est dans les rangs supérieurs de la société que la corruption des sentiments moraux est la plus ordinaire, alors que dans les conditions moyennes et inférieures, « le chemin vers la vertu et la fortune, du moins vers cette fortune que des hommes de ces conditions peuvent raisonnablement espérer acquérir, sont heureusement dans la plupart des cas presque les mêmes (...) et heureusement pour la bonne morale de la société, ces conditions regroupent de loin la plus grande partie du genre humain ». L'idée de Griswold selon laquelle la recherche de l'amélioration de nos conditions de vie matérielle, dans la forme modérée mise en avant par Smith dans la *WN*, repose sur la vanité et l'illusion nous semble donc extrapolée. Il eut été plus avisé de faire

reposer, chez l'auteur, le bonheur, ou plutôt le « progrès », de l'humanité sur l'illusion de quelques individus (*some individuals*) plutôt que sur celle de « la plupart ».

II.3. Comment peut-on être stoïcien ?

La relative faiblesse de la thèse de Griswold va être exploitée par Fleischacker [2004, p.104] : « Si l'interprétation de Griswold est juste, Smith nous recommande tout au long de la *TMS* de considérer la quête de la richesse comme moralement corruptrice, et propice au malheur, mais applaudit en même temps un système social qui repose sur, et encourage, une telle quête ». L'écart entre les vues morales et économiques de Smith serait alors insurmontable. La conviction de Fleischacker est que ce nouvel *ASP* repose sur une erreur d'interprétation, et la contradiction qu'il apporte à Griswold repose sur deux arguments :

- le désir de richesse et de grandeur du jeune pauvre ambitieux doit être distingué du désir d'améliorer sa condition propre à la masse. Seul le premier repose chez Smith sur une tromperie de l'imagination motivée par la vanité ;
- une large partie du premier chapitre de la quatrième partie de la *TMS*, auquel Griswold accorde une place centrale dans sa thèse, ne refléterait pas les vues définitives de Smith, qui aurait tourné le dos au stoïcisme entre la rédaction des deux ouvrages³⁴.

Sur le premier point, Fleischacker distingue à juste titre le désir fou de très grande richesse, articulé à l'ambition de rejoindre la condition « d'êtres de rang supérieur », du fils de l'homme pauvre [p. 105-107], de la volonté beaucoup plus ordinaire d'accéder à un standard de vie respectable *via* de petites améliorations graduelles [p. 118-120]. Toutes les tentatives d'améliorer sa condition matérielle ne sont donc pas basées sur la vanité, et seule la recherche de très grande richesse telle qu'elle élève au-dessus du lot humain repose sur une illusion insensée [p. 106]. Cette lecture est tout à fait compatible avec l'éloge faite par Smith de l'homme prudent dans la *TMS*, et du désir d'améliorer sa condition dans la *WN*. La vanité relèverait en fait d'une corruption de

³⁴ « *TMS* IV.i.10 is Smith's earliest published writing on political economy, and he later significantly altered many of the views it expresses », [Fleischacker (2004), p. 104] ; « Smith did not, I believe, hold these views in his later writings », [p. 108] ; « if Smith believed this when he wrote *TMS*, he changed his mind by the time he came to *WN* », [p. 109].

la sympathie, tandis que le désir d'améliorer sa condition dériverait de son fonctionnement normal. Fleischacker [p. 112-113] est particulièrement convaincant sur ce sujet.

Il l'est en revanche beaucoup moins lorsqu'il ressuscite la solution du « revirement » sur la base de deux arguments discutables. D'une part, la comparaison entre les deux occurrences de la métaphore de la « main invisible » dans la *TMS* et la *WN* témoignerait d'une profonde modification de la pensée économique de Smith, qui serait passé d'un modèle de développement de type mandevillien basé sur la consommation de biens de luxe à un modèle reposant sur l'accumulation du capital dans la production de biens de masse. D'autre part, l'historique des modifications des éditions de la *TMS* démontrerait qu'il a progressivement pris ses distances avec le stoïcisme. Si le premier aspect, la transition entre féodalisme agricole et capitalisme industriel qui s'opère entre *TMS* et *WN*, paraît avéré, on a du mal à situer en quoi cela infirmerait la thèse de Griswold. Surtout, Fleischacker s'interdit d'envisager que les deux occurrences de la main invisible dans la *TMS* et la *WN* puissent être complémentaires. Par exemple, lorsqu'il assure [p. 118] que dans la *WN* les biens modestes du pauvre, et non les biens de luxe, sont suffisants pour faire tourner l'économie, Fleischacker nous semble perdre de vue que l'industrie du luxe peut aussi fournir les salaires qui alimentent la demande de biens émanant des pauvres. Si Smith avait radicalement changé d'avis sur le rôle bénéfique des dépenses de luxe, on imagine mal pourquoi il n'aurait pas modifié en ce sens sa *TMS*, surtout si l'on tient compte de son hostilité avérée envers Mandeville³⁵.

Surtout, les distances prises par Smith avec un point de vue stoïque radical ne suffisent pas pour inférer qu'il aurait tourné le dos au stoïcisme. Fleischacker exagère lorsqu'il sous-entend que Smith « applaudit » dans la *WN* un système qui encourage l'enrichissement, et l'argument selon lequel il aurait changé d'avis mais conservé dans la *TMS*, par esthétisme, des opinions qu'il désapprouvait [p. 108] n'est pas convaincant. Ici encore, l'idée d'un revirement n'est pas compatible avec le maintien des nombreux passages de la *TMS* dans lesquels Smith épouse le point de vue stoïque. L'attrait de Smith envers la téléo-

³⁵ De la première à la dernière édition de la *TMS*, Smith critique avec virulence le « système licencieux » du « docteur Mandeville », lui reprochant de ne pas distinguer l'amour de l'éloge du désir d'en être digne [*TMS*, III, 2, p. 176 ; VII, ii, 4, p. 411], et d'anéantir toute distinction entre vice et vertu en rapportant toute action dont l'apparence est louable à la vanité. Cette critique apparaît dans ses grandes lignes dès 1756 dans une contribution à l'*Edinburgh Review* [Smith (1795), p. 242-256].

logie stoïque (l'idée d'une nature bienveillante et bien gouvernée) est en effet manifeste dans les différentes parties de son œuvre. Et lui-même se situe dans la lignée de Zénon lorsqu'il fait consister la vertu dans la convenance [*TMS*, VII, i, 1 p. 369]. En réalité, les distances prises par Smith envers les stoïciens concernent essentiellement leur fatalisme et le caractère apathique de leur philosophie³⁶, et c'est plus une version caricaturale du stoïcisme que celle de Zénon ou Cléanthe que Smith condamne³⁷. Aussi rejoignons nous Fitzgibbons [1995, p. 30-31, 62], lorsqu'il juge que Smith, tout en épousant certaines opinions des Stoïciens, cherchait à modifier leur philosophie de sorte à la rendre compatible avec la pratique de la vie quotidienne³⁸. On regrettera donc que Fleischacker se soit arc-bouté sur une hypothèse hasardeuse qui nuit à son argumentation, plutôt qu'elle ne la consolide.

Dans le prolongement de l'analyse de Griswold, mais en évitant l'amalgame entre vanité des riches, jeune pauvre ambitieux et « désir d'améliorer sa condition »³⁹ qui faisait le défaut de son interprétation, Diatkine [2010], reformule l'idée selon laquelle l'articulation entre *TMS* et *WN* repose sur une illusion renvoyant au schéma des ruses de la raison. Selon lui, l'illusion illustrée par la parabole du « fils de l'homme pauvre » ne porte pas tant sur l'utilité réelle des biens de luxe, leur trompeuse association au bonheur véritable, que sur le but que croit poursuivre le jeune pauvre ambitieux. Ce dernier pense poursuivre le luxe et la grandeur, alors qu'en réalité ce sont les moyens d'acquérir celles-ci qu'il recherche. Une telle confusion serait l'effet de l'amour des systèmes, que Smith opposerait à la recherche de l'utilité et du bonheur, et que Diatkine distingue de la vanité et de la recherche consciente de l'amélioration de ses conditions de vie matérielle. En effet, le fils de l'homme pauvre est avant tout fasciné par

³⁶ [*TMS*, III, 3, p. 205 et VII, ii, 1, 391-393]. Ce qui ne l'empêche pas de faire siennes une grande partie de leurs vues morales et téléologiques. Sur les rapports de Smith au stoïcisme, voir Fitzgibbons [1995] et Heise [1995].

³⁷ Voir sa défense de ces deux derniers et sa charge à l'encontre de Chrysippe [*TMS*, VII, I, 1, p. 391].

³⁸ Ou encore Biziou [2001, p. 27], selon lequel c'est à un « idéal de vertu stoïcien que se rallie Smith, même s'il y mêle des éléments aristotéliens et chrétiens ; un idéal de bienveillance qui va jusqu'au cosmopolitisme, soutenu par un idéal de maîtrise de soi ».

³⁹ « This ambitious son has no intention of improving his condition in the same way that the labourer does with his savings, for it is not the "conveniencies" that he has in mind, but luxuries », [Diatkine (2010), p. 395] ; « The landlord is certainly motivated by vanity. He exposes luxuries to the view of all. But the poor man's son, the entrepreneur, is 'secretly' motivated by the love of system. Unlike the landlord, he remains carefully concealed by the walls of his austere factory and of his office » [*ibid.*, p. 401].

l'ordre et la beauté des carrosses et des palais, par l'ajustement exact des moyens aux fins qu'ils sont censés atteindre, voire l'ajustement des moyens à eux-mêmes, indépendamment de la fin que ces moyens sont censés permettre de poursuivre. Plus qu'un admirateur de la grandeur et de la richesse, c'est un amateur de machines, ou ce qui revient au même dans le vocabulaire smithien, de systèmes⁴⁰. Une des grandes singularités de Smith consisterait donc dans le remplacement de l'amour de l'argent par l'amour des systèmes en tant qu'expression de la confusion entre fins et moyens.

Or le fils de l'homme pauvre de la *TMS* préfigure selon Diatkine [2010, p. 399] l'entrepreneur, le capitaliste de la *WN*. Car le capital est aussi un moyen, celui d'obtenir plus de biens. Et le capitaliste est aussi un amateur de système, lancé comme le fils de l'homme pauvre dans une quête sans fin. En opposant la recherche utilitariste de l'amélioration des conditions matérielles *via* le travail salarié à l'amour des systèmes *via* l'accumulation du capital, le premier chapitre de la quatrième partie de la *TSM* anticiperait donc la problématique posée dès l'introduction de la *WN* : « à quelles conditions l'intérêt des travailleurs est-il compatible avec celui des non travailleurs ? » [*ibid.*, p. 399]. D'après Diatkine, l'amour des systèmes est généralement inconscient, et c'est précisément parce qu'il est une activité sans fin qu'il est socialement utile car, sous la forme de l'accumulation du capital, il permet l'enrichissement de tous, « exactement comme la dépense du *proud and unfeeling landlord*, motivée par la vanité, permet l'emploi des travailleurs dans un modèle mandevillien » [p. 401]. Au total, on trouve donc chez Diatkine une version affinée de la thèse de Griswold : l'idée selon laquelle un acte inconscient, une illusion, favorise le bien commun, et que celle-ci constitue le point d'articulation entre *TMS* et *WN*. La force de son analyse consiste en son originalité, mais aussi et surtout dans la distinction précise entre différents *caractères*, aspect sur lequel nous reviendrons dans la section suivante, qui lui permet d'éviter la généralisation maladroite de Griswold.

Diatkine trouve toutefois un de point d'achoppement dans la parabole du mendiant et du roi, qui entre mal dans le cadre de sa thèse. Car si le fils de l'homme pauvre, le futur entrepreneur de la *WN*, est motivé, même inconsciemment, par l'amour des systèmes et non par la recherche du bonheur, il se peut qu'il soit, en règle générale, parfaitement heureux, comme l'amateur de montre contemplant sa collection.

⁴⁰ Smith [1795, p. 66] fait en effet une analogie entre systèmes et machines dans son *Histoire de l'Astronomie*.

De plus, Smith n'admet-il pas que le mépris pour les richesses et la grandeur n'est pas le signe d'un état normal, mais d'un état pathologique ? Nous ne serions donc stoïciens que lorsque nous sommes malades, ou des vieillards [p. 398]. Diatkine en conclut que la parabole ne représente pas le véritable point de vue de l'auteur et doit être interprétée comme une expression ironique. Et, à l'instar de Fleischacker, que Smith a fini par s'éloigner radicalement du stoïcisme.

III. – QUELQUES RECOMMANDATIONS POUR LIRE SMITH

Notre inventaire sélectif des différents avatars de l'ASP fait apparaître plusieurs problèmes liés à la lecture de l'œuvre de Smith. Nous reviendrons ici sur trois paramètres, dont la prise en compte nous paraît susceptible de lever la majorité des interrogations soulevées par la littérature sur le sujet. Nous insisterons d'abord sur la nécessité d'une bonne interprétation du vocabulaire smithien et son corollaire, la complémentarité entre les notions de sympathie et *self-love* dès lors qu'elles sont correctement appréhendées ; nous soulignerons ensuite l'importance de la prise en compte de *caractères* distincts dans le récit de l'auteur, et enfin celle consistant à distinguer discours normatif et positif dans son analyse.

III.1. La complémentarité entre sympathie et *self-love*

À l'origine de l'ancien ASP, la première difficulté, identifiée très tôt par Eckstein [1926], tient dans l'interprétation des termes sympathie et, dans une moindre mesure, *self-love*. Les définitions que donne Smith de la sympathie peuvent il est vrai sembler sibyllines : « notre affinité avec toute passion, quelle qu'elle soit » [TMS, I, i, 1, p. 27] ou encore « cette affinité avec les sentiments de tout homme, uniquement parce qu'il est notre semblable » [TMS, II, ii, 3, p. 145]. Et la difficulté est alimentée par le caractère polysémique du terme : la sympathie désigne à la fois chez l'auteur un principe explicatif (comme dans l'expression « système de la sympathie »), un *opérateur* ou le principal rouage d'un « *mécanisme* », grâce auquel l'individu, en s'identifiant à autrui et en imaginant ce qu'il ressentirait dans sa situation, est susceptible de partager ses sentiments, et enfin le résultat de cette opération lorsqu'elle est réussie (l'accord sentimental effectif entre acteur et spectateur).

Si la confusion entre sympathie et bienveillance est aujourd'hui généralement bien identifiée, un écueil subsistant dans une partie de la

littérature consiste à présenter la sympathie comme un sentiment ou une passion particulière, alors que la logique du récit smithien conduit à comprendre qu'elle n'est, en elle-même, *ni l'un ni l'autre*⁴¹. L'originalité de la sympathie, du fait de son statut d'opérateur, est précisé-ment d'être antérieur à toute passion ou sentiment [Wotling (1996), p. 1380]. La sympathie se présente en effet fondamentalement comme la *faculté* de la nature humaine⁴² grâce à laquelle un individu (spectateur) peut percevoir et ressentir les sentiments d'autrui (acteur)⁴³, comme la vue permet de percevoir les couleurs et les formes des objets externes, ou l'ouïe les sons. Lorsqu'une opération de sympathie réussit, et que la communication des sentiments de l'acteur vers le spectateur est effective, ce dernier éprouve alors une « copie » sympathique de la passion originellement ressentie par l'acteur⁴⁴. *On voit par là que si l'on peut parler de « sentiment sympathique » pour qualifier le sentiment que le spectateur partage avec l'acteur; le concept de « sentiment de sympathie » est, chez Smith, vide de sens*. On comprend dès lors pourquoi la sympathie doit en tout logique être distinguée de la bienveillance, qui désigne généralement chez Smith un sentiment particulier⁴⁵, mais aussi de la bienfaisance, qui désigne le plus souvent

⁴¹ Ce point est plus souvent relevé par les commentateurs français [Biziou, Gautier et Pradeau (1999), p. 6 ; Biziou (2000), p. 457 ; Malherbe (2000), p. 412 ; etc.], que par les anglo-saxons, excepté Cropsey [1963] qui parle tantôt de mécanisme, tantôt de « phénomène » [p. 134] de la sympathie, ou Peil [1999, p. 159 : « for Smith sympathy is no longer to be understood as some particular form of feeling »]. Par exemple, Macfie et Raphael [1976], ne rappellent pas cette distinction importante dans leur introduction à la *TMS* ; Khalil [1990, p. 255] qui évite l'amalgame entre sympathie et bienveillance, parle du « sentiment de sympathie ». Parmi les commentateurs français, Mathiot [1990, p. 15, 19 et 20] est également victime de la confusion.

⁴² Le terme « faculté » n'est pas employé pour désigner la sympathie par Smith, qui la décrit toutefois comme « un pouvoir dont l'esprit est manifestement doté et qui a toujours été remarqué » [*TMS*, VII, iii, 3, p. 428].

⁴³ Et non, comme le sens moral, une faculté susceptible de distinguer le bien et le mal ou la vertu et le vice.

⁴⁴ L'opération peut bien entendu échouer, si les sentiments du spectateur et de l'acteur ne correspondent pas.

⁴⁵ Smith, qui qualifie parfois la bienveillance de vertu [*TMS*, VI, i, p. 300] ou l'associe à d'autres vertus comme la prudence ou la justice [VI, iii], n'est pas toujours clair sur le sujet. Le mot désigne toutefois beaucoup plus fréquemment dans la *TMS* une affection ou une passion (synonymes de sentiment dans le lexique smithien). À sa première occurrence, il est d'ailleurs donné comme exemple type de passion sociale. C'est aussi le sens le plus répandu dans les dictionnaires : « Affection, bonne volonté, disposition favorable envers quelqu'un » [*Académie*, 4^e édition]. « La bienveillance est un sentiment que Dieu imprime dans tous les cœurs, par lequel nous sommes portés à nous vouloir du bien les uns aux autres » lit-on dans l'article de l'*Encyclopédie*, que Smith connaissait bien pour en avoir fait un commentaire dans une lettre à l'*Edinburgh Review* [Smith (1795), p. 242-254].

une vertu⁴⁶. La sympathie n'est pas plus assimilable à un sentiment qu'elle ne peut être qualifiée de vertueuse, puisqu'il est possible aussi bien de sympathiser avec des sentiments bienveillants que malveillants (tels la haine ou le ressentiment). La sympathie du spectateur avec le ressentiment joue d'ailleurs un rôle essentiel chez Smith, en tant qu'elle consolide l'adhésion et le respect des règles de justice, essentielles, relatives au châtement des préjudices subits [*TSM*, II, i, 4, p. 125-126]. En bref, la sympathie doit être comprise comme une faculté neutre, qui certes nous intéresse à la situation et à la fortune d'autrui, mais ne saurait être qualifiée de bonne ou mauvaise, ni associée à un sentiment particulier.

Un second écueil consiste dans l'amalgame, assez répandu dans la littérature récente, entre sympathie et empathie. Il s'agit là selon nous d'une erreur d'interprétation dont on ne mesure pas toujours la portée. Au-delà de l'anachronisme consistant à assigner à l'analyse de Smith un terme inconnu à son époque⁴⁷, ce dernier ne désigne que très partiellement le processus qu'il théorise. L'empathie doit être entendue comme « habileté à percevoir, à identifier et à comprendre les sentiments ou émotions d'une autre personne *tout en maintenant une distance affective* par rapport à cette dernière⁴⁸ ». Elle n'implique donc pas la transmission et le partage des sentiments, tandis que la sympathie se définit littéralement comme le partage ou la communication des sentiments. Autre différence notable, l'empathie suppose un effort délibéré pour se mettre à la place d'autrui, alors que l'action de la sympathie est généralement, comme Smith l'affirme dans la *TMS* [I, i, 4, p. 46-47], spontanée et involontaire. Le terme empathie est particulièrement utilisé en psychanalyse et en psychiatrie, en tant qu'élément clé de la relation thérapeutique : il décrit de façon adéquate une partie du travail de l'analyste, qui cherche à se mettre à la place du patient afin de mieux saisir son état mental et ses pathologies. Pour résumer, l'empathie désigne l'action consistant à se mettre à la place d'autrui et comprendre ses sentiments, mais n'implique pas le ressenti de ce qu'il

⁴⁶ Ici encore Smith n'est pas toujours clair, mais définit explicitement la bienfaisance comme une vertu sociale-et la compare à la vertu privée de justice [*TMS*, II, ii, p. 129-148]. « Inclination à faire du bien à autrui, pratique des bienfaits. *La bienfaisance fut sa plus belle vertu* » [*Académie*, 8^e édition], « C'est une vertu qui nous porte à faire du bien à notre prochain. » [*Encyclopédie*, supplément de 1776].

⁴⁷ Le terme aurait été introduit par Vischer en 1872, avant d'être popularisé par Lipps, Freud et Jaspers. Voir Jorland et Thirioux [2008]. Sur la distinction entre sympathie et empathie, voir Wispé [1986].

⁴⁸ Définition du *Grand Dictionnaire terminologique* de l'Office québécois de la langue française.

éprouve, et son emploi est en règle générale volontaire et prémédité. On peut à la limite définir l'empathie comme un emploi rationnel et utile de la sympathie, alors que l'action de cette dernière est en règle générale, selon Smith, précisément non utilitaire et enraciné dans les sentiments. Le terme n'est donc pas adapté pour décrire son analyse, même si l'on peut envisager que, dans certaines situations particulières, les modalités d'action de la sympathie se rapprochent de celles associées à l'empathie. Nous évoquerons plus loin à ce propos une modalité « stratégique » de la sympathie, qui ne saurait toutefois être prise pour le cas général.

La distinction entre *self-love* et *selfishness* semble désormais ne plus poser problème. On rappellera simplement qu'alors que le second terme, synonyme d'égoïsme, n'est employé par Smith qu'avec parcimonie⁴⁹ et de façon généralement péjorative⁵⁰, le second, qu'on préférera traduire par « amour de soi », revêt sous sa plume une connotation neutre, et désigne le soin naturel qu'un individu porte à ses intérêts et à son bien-être, qui n'a en soi rien de préjudiciable *a priori*. Smith fait d'ailleurs plusieurs fois référence, lorsqu'il en parle, aux stoïciens [TMS, VI, ii, 1, p. 305 ; VII, ii, 1, p. 374], qu'on aurait du mal à qualifier de philosophes de l'égoïsme. Ainsi entendu, le *self-love*, qui conduit l'individu à fuir la souffrance et s'écarter des dangers inutiles, peut-être considéré comme une forme dérivée de l'instinct naturel de conservation, dont l'implantation en l'homme par la nature renvoie à un objectif téléologique, la conservation individuelle et la propagation de l'espèce : « sans aucun doute chaque homme est porté, par nature, à n'avoir d'abord et principalement soin que de lui-même ; et comme il est plus à même de prendre soin de lui que d'aucune autre personne, il est approprié et bon qu'il doive en être ainsi » [TMS, II, ii, 2, p. 135]⁵¹.

Comme l'a parfaitement défini Vergara [2001, p. 93], le rapport du *self-love* au *selfishness*, de l'amour de soi à l'égoïsme, est comparable à celui qu'entretiennent le désir de manger et la glotonnerie : « Le premier est le nom qu'on donne à une *inclination naturelle*, parfaitement légitime et nécessaire à la vie, tandis que la deuxième est le nom qu'on donne au vice qui en résulte lorsque cette inclination est excessive »⁵².

⁴⁹ Cinq fois dans la TMS et aucune dans la WN. L'adjectif « *selfish* », est employé plus souvent (36 occurrences dans la TMS), mais généralement en un sens technique, pour désigner une catégorie de passions (celles qui nous intéressent à notre bien-être, intermédiaires entre les passions sociales et asociales).

⁵⁰ [TMS, II, ii, 1, p. 130 ; IV, 1, p. 257 ; VII, ii, 3, p. 404].

⁵¹ Voir également [TMS, VI, i, p. 295].

⁵² Voir également Winch [1996, p. 73].

Ces précisions lexicales étant faites, il faut insister sur l'importante complémentarité entre sympathie et *self-love*, qu'on retrouve à divers niveaux de l'analyse de Smith.

D'un point de vue généalogique d'abord, peu d'auteurs ont remarqué que la possibilité même de sympathiser avec autrui suppose l'existence préalable du *self-love* : si j'en étais dépourvu, et donc indifférent à mes propres peines, douleurs, joies et sentiments, on imagine mal comment je pourrais être sensible à ceux des autres. D'ailleurs, comme le note Smith, la passion qu'en tant que spectateur j'éprouve par sympathie n'est pas tant, à proprement parler, la copie exacte de la passion originelle de la personne concernée, que celle de passions préalablement ressenties lorsque je faisais face à une situation analogue à celle observée⁵³. La probabilité de sympathiser est donc favorisée par l'expérience passée de situations et de sentiments semblables à ceux que je perçois, ou crois percevoir, chez autrui. L'action du *self-love* contribue ainsi à celle de la sympathie à deux niveaux : non seulement son existence est une condition nécessaire à l'éventualité d'un accord sympathique, mais encore, cette dernière se trouve favorisée par l'expérience vécue de ma sensibilité passée à mes propres sentiments.

Le système de Smith incorpore ensuite une innovation théorique conséquente par rapport à Hume : l'idée selon laquelle l'accord des sentiments produit par la sympathie est toujours agréable en lui-même, indépendamment de la nature du sentiment sur lequel il repose, que l'auteur qualifie de plaisir propre aux situations de *sympathie réciproque*⁵⁴ [*TMS*, I, ii, p. 32-36]. L'axiome vaut pour le spectateur aussi bien que pour l'acteur. La peine ou la douleur de ce dernier sera en effet adoucie par la sympathie du premier, amplifiée par son indifférence. Inversement, la joie et le plaisir de l'acteur sont toujours ravivés par la sympathie du spectateur, et affaiblis lorsque l'opération de sympathie échoue⁵⁵. Le spectateur ressent de son côté un plaisir propre au partage des sentiments d'autrui et sera mortifié de constater, le cas échéant, son indifférence face à la joie ou la peine manifestée par l'acteur. Ce qui explique finalement pourquoi l'accord sympathique dans les relations bilatérales est généralement recherché par les deux parties. En enracinant la sympathie dans les sensations primaires de bien-être et de malaise, Smith établit un lien particulièrement consistant

⁵³ « Ce sont les impressions de nos sens seulement, et non celle des siens, que nos imaginations copient », [*TMS*, I, i, 1, p. 24].

⁵⁴ Pour une analyse détaillée de cette propriété de la sympathie smithienne, voir [Biziou (2000), p. 457-462].

⁵⁵ « La sympathie avive la joie et atténue la peine », [*TMS*, I, i, 2, p. 34].

entre sympathie et *self-love*, même si, paradoxalement, le plaisir associé à la sympathie réciproque ne saurait être qualifié d'égoïste, dans la mesure où il repose fondamentalement sur l'observation d'une communauté de sentiments, et non sur la sensation que je suis personnellement touché par le bonheur ou le malheur éprouvés par l'autre. Ce point illustre la finesse de la distinction établie par Smith entre amour de soi (*self-love*) et égoïsme (*selfishness*), dont l'importance a par le passé trop souvent échappé aussi bien aux commentateurs qu'aux traducteurs (Germain Garnier en particulier).

« Aussi égoïste que l'homme puisse être supposé » sont les mots par lesquels débute la TSM. La dimension égoïste de la nature humaine s'impose tant à l'observation qu'elle ne peut être ignorée par un philosophe aux prétentions empiristes déclarées. Mais Smith juge qu'elle n'explique pas tout, et certainement pas la stabilité de l'ordre social. Car c'est précisément l'action de la sympathie qui empêche le *self-love*, forme d'intérêt pour soi naturelle et non blâmable, de dériver en égoïsme, intérêt pour soi exacerbé et socialement néfaste. L'égoïsme domine surtout, à bien lire l'auteur, chez des classes d'individus minoritaires en nombre mais privilégiées, qui sont finalement les plus menaçantes pour l'ordre social. Ainsi en va-t-il des commerçants et capitalistes, qui tachent en permanence de faire passer leur intérêt de classe pour l'intérêt général [WN, conclusion du livre I], mettant en péril tout à la fois la stabilité politique de la société, en développant à outrance la division du travail quitte à déshumaniser et désocialiser la masse du peuple, et son efficacité économique, en faisant pression sur le législateur afin qu'il favorise l'établissement et la perpétuation de monopoles. La sympathie, en canalisant le *self-love* dans des bornes raisonnables, évite en quelque sorte sa corruption⁵⁶.

On peut enfin imaginer un emploi stratégique de la sympathie, qui renvoie à ce que le vocabulaire contemporain appelle *empathie* (voir *supra*). Se mettre à la place des autres afin de mieux percevoir, et éventuellement manipuler, leurs sentiments, sans toutefois les partager, n'est pas seulement utile au psychanalyste face à son patient. Cela peut l'être aussi à l'orateur qui use de cet artifice rhétorique afin d'emporter l'adhésion d'un auditoire [Smith (1983), ii. 37-38, p. 101], ou encore à qui veut conclure un marché avec un tiers, et cherche à le convaincre qu'il est de son intérêt de passer contrat [WN, I, 2], quitte à utiliser dans les deux cas les artifices de la tromperie. Il ne s'agit évi-

⁵⁶ « [Sympathy] is rather a fundamental principle of human conduct that controls and complements the motive of self-love », [Zouboulakis (2005), p. 53].

demment pas là de la manifestation principale de la sympathie telle qu'envisagée par Smith, loin s'en faut. Mais elle peut, et doit, être considérée. Le *self-love* n'est pas toujours vertueux, les sentiments moraux sont corrompus, et l'harmonie sociale, quoique suffisante, est imparfaite, comme on a vu.

III.2. La prise en compte des caractères

Si l'importance d'une bonne maîtrise du vocabulaire employé par Smith a été soulignée relativement tôt, l'idée selon laquelle la prise en compte de caractères différenciés dans son récit pourrait en constituer une clef de lecture importante est relativement récente, et guère suivie. À notre connaissance, le premier effort notable en la matière a été fourni par Witztum [1998] qui introduit l'idée de caractères afin de livrer une interprétation originale, sinon convaincante, de la compatibilité entre *TMS* et *WN*. On citera également Biziou [2001], qui s'appuie sur la filiation entre La Bruyère et Smith pour mettre en évidence la distance séparant la richesse de la conception de la nature humaine théorisée par le second et la représentation désincarnée en laquelle consiste l'*homo œconomicus* de la théorie économique moderne ; Leloup [2002], qui démontre que la figure du « fils de l'homme pauvre ambitieux » de la *TMS* anticipe celle du faiseur de projet de la *WN*, et utilise cette parenté pour interpréter la position de Smith sur l'usure ; Diatkine [2010] enfin, qui, quoique que ne s'y réfèrent pas explicitement, s'appuie sur la distinction entre caractères pour approfondir l'analyse trop généralisatrice de Griswold [1999].

À la lecture du parallèle entre La Bruyère et Smith établi par Biziou [2001], on comprend combien la tendance à la généralisation propre à l'analyse économique moderne est étrangère à Smith et ne correspond pas aux usages de son époque, où les catégories et partages disciplinaires qui nous sont aujourd'hui familiers n'étaient pas constitués. L'imbrication, chez Smith, de l'économie et de la jurisprudence dans la philosophie morale interdit de fait l'application de l'artifice simplificateur à l'œuvre dans les pratiques actuelles, dont on peut supposer qu'il répond avant tout à la volonté d'autonomiser le discours et la discipline économiques. Volonté qui fut, en tout état de cause et en dépit de certaines lectures rétrospectives, étrangère à Smith, qui signait la *WN* sous le titre de professeur de philosophie morale, et dont les indices disponibles laissent à penser qu'il classait son œuvre, celle d'économiste y compris, dans la catégorie générale des « lettres » [Biziou (2001), p. 14- 15].

Tandis que la théorie économique contemporaine repose sur une description simplificatrice, univoque et généralisatrice de l'individu, chez Smith au contraire, les rapports marchands « n'offrent que le modèle abstrait des conditions minimales de la société, conditions bien insuffisantes pour en penser la réalité concrète » [p. 27]. Et c'est bien pour penser et décrire cette dernière que l'auteur a recours au style des caractères⁵⁷, qu'il connaissait bien à travers ses lectures de La Bruyère et Théophraste, auxquels il se réfère dans ses cours de rhétorique. Ainsi « chaque individu possède son "caractère", c'est-à-dire son mélange propre de passions faisant de lui, pour reprendre les catégories smithiennes, un homme plutôt social, plutôt asocial, plutôt égoïste, plutôt bienveillant, etc. » [p. 30]. Ce qui n'empêche nullement Smith de définir, pour les besoins de l'analyse, des *types* d'individus : au contraire, « le genre d'écriture des caractères transpose l'analyse abstraite en une taxinomie de personnages-types », afin « d'illustrer les vertus et les vices en les mettant en situation, en les montrant tels qu'ils sont en pratiques » [p. 17]. Biziou ajoute à juste titre que cet emploi des caractères renvoie à un double objectif heuristique et méthodologique : leur description permet à la fois de saisir les « objets externes complexes », et d'assurer la validation de la théorie par l'expérience [p. 32-33].

De fait, la diversité des caractères mis en scène par Smith dans son récit contraste radicalement avec la lecture qu'en a opérée une majeure partie de la littérature secondaire, qui s'est inopportunément évertuée à présenter l'individu smithien de manière univoque, soit en caricaturant sa pensée, soit en concluant à l'incompatibilité insurmontable entre *TMS* et *WN*, sous le prétexte que les deux ouvrages ne mettraient pas en œuvre le « même individu ». Tenir compte de cette diversité permet au contraire mettre en évidence la cohérence et la continuité de la description smithienne de la nature humaine entre les deux livres.

La prise en compte de caractères différenciés permet donc de lever une grande partie des interrogations sur la compatibilité des discours menés dans la *TMS* et dans la *WN*. Elle montre notamment selon nous qu'il n'y a pas nécessairement de hiatus moral, ni de volte-face radical de Smith envers le stoïcisme entre les deux livres, dans la mesure où ni le fils ambitieux de l'homme pauvre, ni le riche propriétaire vaniteux ne représentent le gros de l'humanité, dont la conduite s'articule en général à la pratique de vertus certes secondaires (prudence, justice) mais bien réelles. Nous sommes en présence de trois caractères dis-

⁵⁷ Les « entrepreneurs ne sont pas des figures désincarnées, comme dans la théorie classique, mais des caractères, identifiés par un ensemble de passions plus ou moins complexe », [Leloup (2002), p. 75].

tincts, qui doivent eux-mêmes être différenciés de celui du philosophe, capable d'une maîtrise de soi supérieure et insensible aux applaudissements qu'attire la richesse. Et chacun d'entre eux assure une fonction économique précise : le premier, s'il risque de dilapider par ses folles entreprises le capital national, n'en a pas moins participé à changer la face de la terre ; le deuxième fournit les salaires de centaines de pauvres qui alimentent en retour la demande de biens de masse ; le troisième travaille et épargne, ou bien accumule et investit de façon prudente, afin d'améliorer graduellement sa condition ; et le dernier élabore les systèmes permettant de faire coïncider et orienter vers le bien commun ces caractères diversifiés.

III.3. Distinguer entre discours positif et normatif

Un dernier écueil à la compréhension consiste dans le fait de ne pas distinguer les moments où Smith exprime un point de vue normatif, de ceux où il s'en tient à son rôle habituel d'observateur neutre et cherche à expliquer d'un point de vue positif les phénomènes sociaux et moraux qui constituent son objet d'analyse. Ici encore, peu de commentateurs, en dehors d'Heilbroner [1982] et Evensky [1987], ont mis à profit cette grille de lecture. Smith il est vrai ne facilite pas la tâche de l'exégète, tant chez lui, comme le note Heilbroner [1982, p. 429] dans un article précurseur sur le sujet, le mélange des approches positives et normatives contribue à susciter et entretenir la perplexité du lecteur. Avant Brown, on trouve chez Heilbroner [*ibid.*, note 6] l'intuition selon laquelle le discours tenu dans la *TMS* fait entendre au lecteur deux voix distinctes, celle, distanciée, du Smith « observateur empirique » qui commente la fragilité et la faiblesse de la conduite humaine avec une certaine résignation philosophique, et celle du Smith « instructeur moral », qui au contraire « exhorte, exalte, sermonne et réprimande ». Dans le prolongement d'Heilbroner, Evensky [1987, p. 448] juge que ces deux voix expriment deux points de vue distincts à partir desquels Smith envisage le monde, celui du philosophe moral et celui de l'historien, observateur et critique social de son époque. À partir du premier, le monde semble obéir au Dessein Divin, et se présente comme un système dont l'harmonie reflète la perfection de son Auteur. Du second, la faiblesse de la nature humaine conduit à des distorsions telles que monde réel ne reflète pas fidèlement cette vision idéale. Si les formules respectives d'Heilbroner et Evensky peuvent paraître excessives⁵⁸, elles n'en soulignent pas moins un aspect fon-

⁵⁸ Il ne paraît ni évident que Smith « exhorte et exalte », ni que le point de vue du philosophe moral l'amène à considérer le monde comme parfaitement harmonieux.

damental de l'œuvre de Smith, parfaitement identifié par le second : alors qu'une voix philosophico-morale domine la *TMS*, et qu'une voix pratique et prescriptive domine la *WN*, *chacune des deux voix peut-être entendue dans les deux livres*. Surtout, les perspectives auxquelles renvoient chacune d'entre elles sont cohérentes d'un ouvrage à l'autre [Evensky (1987), p. 465]. Il n'y a donc pas lieu d'imaginer un problème de consistance entre *TMS* et *WN*, dans la mesure où *il y a continuité des deux types de discours, des deux perspectives, qui se retrouvent dans les deux ouvrages*. La difficulté de lecture et d'interprétation réside en fait essentiellement dans leur imbrication.

Ceci posé, reprenons l'analyse de Diatkine [2010], où nous l'avions laissée, à la conclusion, partagée avec Fleischacker [2004], selon laquelle la parabole du mendiant et du roi ne représenterait pas le point de vue ultime de Smith, qui aurait fini par tourner le dos au stoïcisme. Il faut d'abord noter que la figure du mendiant profitant du soleil et plus heureux qu'un roi, dont la connotation stoïque est unanimement soulignée, fait plus directement référence à la célèbre rencontre entre Alexandre le Grand et Diogène relatée par Plutarque⁵⁹. S'il paraît aventureux de faire de Smith un héritier des cyniques, ces derniers partagent avec les stoïciens⁶⁰ le dédain pour les richesses matérielles, en l'accumulation desquelles ne saurait consister le vrai bonheur, opinion reprise par Smith dans la *TMS*. Or le parallèle entre le mendiant et le roi de la *TMS*, d'une part, et la rencontre entre Diogène et Alexandre, d'autre part, a selon nous ceci d'intéressant qu'il permet d'associer la figure du mendiant indifférent aux richesses matérielles à celle du philosophe en un même *caractère* : celui du sage, capable d'identifier en quoi consistent la vertu et le bonheur véritables. Smith lui-même nous

⁵⁹ « Les Grecs rassemblés dans l'isthme ayant arrêté par un décret qu'ils se joindraient à Alexandre pour faire la guerre aux Perses, il fut nommé chef de cette expédition et reçut la visite d'un grand nombre d'hommes d'État et de philosophes, qui vinrent le féliciter de cette élection. Il se flatta que Diogène, qui était alors à Corinthe, lui rendrait aussi sa visite; mais, voyant que ce philosophe faisait peu de cas de lui et qu'il se tenait tranquillement dans son faubourg, il alla lui-même le voir. Diogène était couché au soleil ; et lorsqu'il vit venir à lui une foule si nombreuse, il se souleva un peu, et fixa ses regards sur Alexandre. Ce prince, après l'avoir salué, lui demanda s'il avait besoin de quelque chose : "Oui, lui répondit Diogène; ôte-toi un peu de mon soleil". Alexandre, frappé de cette réponse et du mépris que Diogène lui témoignait, admira sa grandeur d'âme ; et, comme ses officiers, en s'en retournant, se moquaient de Diogène : "Pour moi, leur dit ce prince, si je n'étais pas Alexandre, je voudrais être Diogène" » [Plutarque, *Vie d'Alexandre*, XVIII]. On trouvera un rapprochement analogue chez Diatkine [2010], que je tiens à remercier pour avoir attiré mon attention sur ce point.

⁶⁰ On sait l'influence qu'a pu avoir la secte cynique sur les stoïciens. Zénon de Citium, fondateur du stoïcisme particulièrement apprécié par Smith, fut notamment le disciple du cynique Crates.

en donne l'indice quelques pages auparavant : si, dans les moments de douleur, de maladie ou de chagrin, les grands objets du désir humain nous apparaissent pour ce qu'ils sont vraiment, « au plus haut point méprisables et insignifiants », « nous [les] considérons rarement sous ce jour abstrait et *philosophique* » [*TMS*, IV, 1, p. 256, nos italiques].

Notre hypothèse est alors la suivante : le mendiant, c'est-à-dire le philosophe, c'est tout simplement Smith. Un Smith qui abandonnerait provisoirement la posture neutre du scientifique affichée dans le titre de la *TMS* pour parler en son nom et émettre un jugement de valeur, comme en d'autres endroits de l'ouvrage, mais aussi de la *WN*, par exemple lorsqu'il prend clairement parti pour les ouvriers dans le chapitre VIII sur les salaires. La comparaison opérée dans la *WN* [I, 1, p. 78-79] entre le confort matériel dont jouissent respectivement le paysan laborieux et frugal d'Angleterre et le roi africain, qui se situe essentiellement sur le plan de l'explication, de ce qui est, n'a donc pas à être mise sur le même plan que celle entre la tranquillité du mendiant et du roi de la *TMS*. D'abord parce que Smith ne parle pas tout à fait de la même chose. Sécurité ou tranquillité d'esprit et confort matériel ne sont pas nécessairement en corrélation, et à bien comprendre l'auteur c'est précisément parce qu'il est dépourvu de tout bien matériel que le mendiant est plus en sécurité qu'un roi. Ensuite et surtout, parce que dans un cas (*TSM*) Smith parle en son nom et émet un jugement de valeur, alors que dans l'autre (*WN*) il s'en garde et s'exprime en scientifique. Évidemment, ceci ne doit pas nous faire perdre de vue que la *WN* est un ouvrage dont la nature est beaucoup plus prescriptive que ne l'est celle de la *TMS*. Nous voulons simplement dire que l'on trouve ici et là des jugements de valeurs dans un ouvrage dont la teneur générale est positive ou analytique (la *TMS*) et que le propos majoritairement prescriptif de la *WN* repose souvent, ce qui n'est pas illogique, sur des faits observés et expliqués. Nous pensons comme Heilbroner et Evensky que chez Smith, la frontière entre discours normatif et positif n'est pas toujours parfaitement nette, sans être incohérente ou contradictoire. Il n'y a donc pas selon nous contradiction entre les deux passages, ni entre les deux ouvrages. Smith peut tout à fait constater que la quête de l'enrichissement, d'une part, participe à l'accroissement du confort de tous et, d'autre part, regretter qu'une telle disposition repose sur une corruption des sentiments moraux. La conscience qu'il a pu avoir de ce dernier point est d'ailleurs attestée par l'ajout d'un chapitre spécifique à la dernière édition de la *TMS*, ajout qui, au passage, contredit directement la thèse de Fleischacker selon laquelle son opinion sur le caractère immoral de la quête de l'enrichissement aurait

évolué. On peut également estimer, à l'instar d'Evensky [p. 465], que le système de la liberté naturelle prescrit par le Smith « critique social » apparaît comme une solution de *second best*, la meilleure approximation possible du Dessein Divin, compte tenu de l'imperfection de la nature humaine. Thèse qui est également partagée par Pack [1991].

IV. – CONCLUSION

On l'aura compris à la lecture de ces lignes, notre opinion rejoint celle d'Evensky citée en exergue de l'article. La plupart des difficultés soulevées par les formulations, mais aussi par certaines solutions, de *DASP* peuvent *in fine* être interprétées, pour détourner les termes de Brown, comme le produit d'un processus de lecture plutôt qu'imputables à l'auteur. Nous pensons qu'elles s'expliquent majoritairement par l'embarras qu'éprouve le commentateur moderne à interpréter des écrits ne répondant pas aux canons de son époque. Ainsi le va-et-vient entre considérations normatives et positives qu'on trouve chez Smith peut logiquement désarçonner le lecteur habitué à raisonner dans les termes établis depuis John Neville Keynes⁶¹, dont la fameuse distinction entre science normative, science positive et art, visant à démontrer la possibilité d'une recherche économique purement positive, est inculquée dans tous les cursus académiques. De même, le recours au style littéraire des caractères s'oppose catégoriquement à la tendance à la généralisation dans la description des comportements individuels prédominante de nos jours dans l'analyse économique. Au-delà de ces considérations, les divers avatars du *DASP* ont malgré tout au moins deux vertus :

- ils alimentent depuis cent cinquante ans la recherche et poussent à une étude toujours plus approfondie de l'œuvre de l'auteur. À cet égard, il semble que la nouvelle version de l'*ASP* s'appuie sur une connaissance de l'œuvre de Smith plus scrupuleuse que l'ancienne qui, nous rejoignons sur ce point Macfie et Raphael, reposait dans une large mesure sur l'ignorance.
- Ils nous en disent finalement autant sur le contexte dans lequel ils sont formulés, notamment sur les croyances de la communauté des économistes envers le statut de leur discipline, que sur

⁶¹ *The Scope and Method of Political Economy* [1890].

l'œuvre de l'auteur⁶². Ainsi, au risque d'être schématique, on notera que l'ancienne version de *DASP* a été élaborée par l'École historique allemande dans un contexte de réaction critique envers le libéralisme économique britannique alors représenté par l'École de Manchester ; et que ce que nous avons qualifié de « solutions admises » ont été formulées au moment où l'idée d'un statut autonome de la discipline en avait fini d'imprégner la communauté scientifique, et dont les commentateurs de l'époque ont cherché à élucider la genèse. Il n'est donc pas surprenant que la dernière forme de *DASP*, plaçant l'accent sur la morale, apparaisse dans un contexte d'interrogation sur la moralité du capitalisme en général.

La persistance du débat sur la cohérence de l'œuvre de Smith témoigne enfin de son importance jamais démentie dans l'histoire de la pensée économique en particulier, et dans l'histoire des idées en général. Il faut d'ailleurs noter que les ouvrages les plus conséquents publiés sur la question ces dernières années émanent de philosophes et de spécialistes de l'histoire intellectuelle (Brown, Griswold, Fleischacker), preuve que l'attrait pour l'étude de Smith dépasse désormais le cercle des économistes⁶³. Chez ces derniers, l'intérêt continu pour l'étude de l'œuvre de celui qui est, à tort ou à raison, considéré comme le « père fondateur » de la discipline, peut être interprété comme le signe d'une quête d'identité renouvelée quand l'autonomie revendiquée de la discipline se trouve régulièrement remise en question⁶⁴.

⁶² Ainsi selon Boyer [2009, p. 51], l'*ASP* « relèverait d'un questionnement né de la compréhension anachronique d'une œuvre et nous informerait davantage sur la vision du monde de ceux qui l'ont formulée ».

⁶³ Il convient citer la parution en France des ouvrages de Mathiot [1990], Biziau [2003], l'ouvrage collectif dirigé par Bessone et Biziau [2009], tous émanant de philosophes.

⁶⁴ Selon Boyer [2009, p. 52] encore, l'*ASP* « détermine le devenir des sciences sociales et notamment le clivage existant entre la sociologie et l'économie. Il sert l'autonomisation des deux disciplines et participe à leur structuration sur le mode de l'opposition. (...) L'émergence d'une interrogation sur des motifs supposés divergents de l'action humaine permettait alors la division du travail scientifique et légitimait leur spécialisation sur des thématiques restreintes. » Aussi, l'histoire des interprétations de l'*ASP* « nous renseignerait sans doute beaucoup sur les moments et les modalités d'autonomisation de la "science économique" » [*ibid.*].

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BECKER G. S. [1981], « Altruism in the family and selfishness in the market place », *Economica*, 48, p. 1-15.
- BÉRAUD A. [1992], « La contribution fondatrice. Origine et développement de la pensée d'Adam Smith », in Béraud & Faccarello dir. [1992], p. 309-364.
- BÉRAUD A., FACCARIELLO G. dir. [1992], *Nouvelle histoire de la pensée économique*, tome 1, Paris, La Découverte.
- BERTRAND P. [1995], « Histoire d'une question : das Adam Smith problem », Cahiers Charles Gide, 1, Université de Montpellier 1, p. 259-276.
- BESSONE M. ET BIZIOU M. dir. [2009], *Adam Smith philosophe : de la morale à l'économie*, Paris, Presses Universitaires de Rennes.
- BIZIOU M. [2000], « Kant et Smith, critiques de la philosophie morale de Hume », *Revue philosophique*, CLXXX, 4, p. 449-464.
- BIZIOU M. [2001], « Commerce et caractère chez La Bruyère et Adam Smith : la préhistoire de l'homo economicus », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 5, p. 11-36.
- BIZIOU M. [2003], *Adam Smith et l'origine du libéralisme*, Paris, PUF.
- BIZIOU M., GAUTIER C., PRADEAU J.-F. [1999], « Introduction », in Smith [1759-1790a], p. 1-13.
- BOYER J.-D. [2009], « Adam Smith Problem ou problème des sciences sociales ? Détour par l'anthropologie d'Adam Smith », *Revue française de socio-économie*, 1, 3, p. 37-53.
- BROWN V. [1991], « Signifying voices: reading the 'Adam Smith problem' », *Economics and philosophy*, 7, p. 187-220.
- BROWN V. [1994], *Adam Smith's discourse: canonicity, commerce and conscience*, Londres, Routledge.
- CAILLÉ A., LAZZERI C., SENELLART M. dir. [2001], *Histoire raisonnée de la philosophie morale et politique*, Paris, La Découverte.
- CAMPBELL W. F. [1967], « Adam Smith's theory of justice, prudence and beneficence », *American Economic Review*, 57, p. 571-577.
- CANTO-SPERBER M. dir. [1996], *Dictionnaire d'éthique et de philosophie morale*, Paris, PUF.
- CLARK J. M., DOUGLAS P. H., HOLLANDER J. M. et al. [1928], *Adam Smith. 1776-1926. Lectures to commemorate the sesquicentennial of the publication of the Wealth of Nations*, Fairfield, A. M. Kelley, facsimile 1989.
- CLÉRO J.-P. [2001], « Adam Smith (1723-1790) et son "problème" : égoïsme et sympathie », in Caillé, Lazzeri & Senellart dir. [2001], p. 462-468.
- COASE R. H. [1976], « Adam Smith's view of man », *Journal of Law and Economics*, 19, p. 529-546.
- CROUSEY J. [1963], « Adam Smith and political philosophy », in Skinner & Wilson (eds) [1975], p. 132-153.
- DELLEMOTTE J. [2002], « Gravitation et sympathie. La tentative smithienne d'application du système newtonien à la sphère sociale », *Cahiers d'Économie Politique*, 42, p. 49-74.

- DELLEMOTTE J. [2005], « Sympathie, désir d'améliorer sa condition et penchant à l'échange », *Cahiers d'Économie Politique*, 48, p. 51-78.
- DIATKINE D. [1991], « Présentation », in Smith A. [1776b], p. 9-59.
- DIATKINE D. [2010], « Vanity and the love of systems in the Theory of Moral Sentiments », *European Journal of the History of Economic Thought*, 17, 3, p. 383-404.
- DICKEY L. [1986], « Historicizing the "Adam Smith Problem": Conceptual, Historiographical, and Textual Issues », *Journal of Modern History*, 58, 3, p. 579-609
- DIMAND M. A., DIMAND R. W. [1991], « Moral sentiments and the marketplace: the consistency of the Theory of Moral Sentiments and the Wealth of Nations », *Perspectives on the History of the Economic Thought*, V, Ed. Elgar, p. 61-72.
- DUBŒUF F. [1985], « Adam Smith : Mesure et socialité », *Économies et Sociétés, *Œconomia. Histoire de la pensée économique**, PE, 3, p. 73-107.
- DUBŒUF F. [1991], « Espace économique, espaces moral et politique chez A. Smith », *Cahiers d'Économie Politique*, 19, p. 85-103.
- DUMONT L. [1977], *Homo æqualis I, genèse et épanouissement de l'idéologie économique*, Paris, Gallimard.
- DUPUY J.-P. [1992], *Libéralisme et justice sociale. Le sacrifice et l'envie*, Paris, Pluriel-Hachette [Calmann-Lévy].
- ECKSTEIN W. [1926], « Introduction to the Theory of Moral Sentiments », in Mizuta (ed.) [2000], p. 12-49.
- EVENSKY J. [1987], « The two voices of Adam Smith: moral philosopher and social critic », *History of Political Economy*, 19, 3, p. 447-468.
- EVENSKY J. [2001], « Adam Smith's lost legacy », *Southern Economic Journal*, 67, 3, p. 497-517.
- FITZGIBBONS A. [1995], *Adam Smith's system of liberty, wealth and virtue. The moral and political foundations of the wealth of nations*, Oxford, Clarendon Press.
- FLEISCHAKER S. [2004], *On Adam Smith's Wealth of Nation. A philosophical companion*, Princeton, Princeton U. P.
- FONTAINE P. [1997], « Identification and economic behavior. Sympathy and empathy in historical perspective », *Economics and philosophy*, 13, 2, p. 261-280.
- GRISWOLD C. [1999], *Adam Smith and the Virtues of Enlightenment*, Cambridge, Cambridge U. P.
- HAAKONSSON K. [1981], *L'Art du législateur. La jurisprudence naturelle de David Hume et Adam Smith*, trad. F. Kearns, Paris, PUF, 1998.
- HAHN F. M. [1991], « Benevolence », in Meeks (ed.) [1991], p. 7-11.
- HALEVY E. [1901-1904], *La Formation du radicalisme philosophique*, 3 volumes, Paris, PUF, 1995.
- HEILBRONER R. L. [1982], « The socialization of the individual in Adam Smith », *History of Political Economy*, 14, 3, p. 427-439.

- HEISE P. A. [1995], « Stoicism in the EPS: the foundation of Smith's moral philosophy », *Perspectives on the History of the Economic Thought*, XI, Ed. Elgar, p. 17-30.
- JORLAND G., THIRIOUX B. [2008], « Note sur l'origine de l'empathie », *Revue de métaphysique et de morale*, p. 269-280.
- KHALIL E. L. [1990], « Beyond self-interest and altruism. A reconstruction of Adam Smith's theory of human conduct », *Economics and philosophy*, 6, 2, p. 255-273.
- KEPPLER J. H. [2008], *L'Économie des passions selon Adam Smith. Les noms du père d'Adam*, Paris, Editions Kimé.
- LAMB R. B. [1974], « Adam Smith's system: sympathy not self-interest », *Journal of the History of Ideas*, 35, 4, p. 671-682.
- LELOUP S. [2002], « Les entrepreneurs smithiens : le fils de l'homme pauvre, l'homme prudent et le faiseur de projets ». *Cahiers d'Économie Politique*, 42, p. 75-87.
- MACFIE A. L. [1967], *The Individual in Society: Papers on Adam Smith*, Londres, Allen & Unwin.
- MACFIE A.L., RAPHAEL D.D. [1976], « Introduction », in Smith A. [1759-1790b], p. 1-51.
- MALHERBE M. [2000], « Adam Smith et l'idée d'une science morale », *Revue philosophique*, CLXXX, 4, p. 407-421.
- MATHIOT J. [1990], *Adam Smith. Philosophie et économie. De la sympathie à l'échange*, Paris, PUF.
- MEEK R. L., RAPHAEL D. D., STEIN P. G. [1978], « Introduction », in Smith [1978], p. 1-42.
- MEEK R. L., SKINNER A. S. [1973], « The development of Adam Smith ideas on the division of labour », *Economic Journal*, 83, p. 1094-1116.
- MEEKS G. F. ed. [1991], *Thoughtful Economic Man. Essays on rationality, moral rules and benevolence*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MIZUTA H. [1975], « Moral philosophy and civil society », in Skinner & Wilson (eds) [1975], p. 114-131.
- MIZUTA H. ed. [2000], *Adam Smith: critical responses*, London, Routledge.
- MONTES L. [2003], « Das Adam Smith Problem: its origins, the stages of the current debate, and one implication for our understanding of sympathy », *Journal of the History of Economic Thought*, 25, 1, p. 63-90.
- MORROW G. R. [1928], « Adam Smith: moralist and philosopher », in Clark, Douglas, Hollander *et al.* [1928], p.157-179.
- NIELI R. [1986], « Spheres of intimacy and the Adam Smith problem », *Journal of the History of Ideas*, p. 611-624.
- ONCKEN A. [1897], « The Consistency of Adam Smith », in Wood (ed.) [1984], vol. 1, p. 1-6.
- PACK S. J. [1991], *Capitalism as a moral system. Adam Smith's critique of the free market economy*, Gower House, Ed. Elgar.

- PACK S. J. [1997], « Adam Smith on the virtues: a partial resolution of the Adam Smith Problem », *Journal of the History of Economic Thought*, 19, p. 127-140.
- PAGANELLI M. P. [2008], « The Adam Smith Problem in reverse: self-interest in the Wealth of nations and the Theory of moral sentiments », *History of Political Economy*, 40, 2, p. 365-382.
- PEIL J. [1999], *Adam Smith and Economic Science. A methodological reinterpretation*, Cheltenham, Ed. Elgar.
- PLUTARQUE, « Vie d'Alexandre », *La Vie des hommes illustres*, trad. de Ricard, Paris, Furne & Cie, 1840.
- RAE J. [1895], *Life of Adam Smith*, Londres, Mac Millan & Co.
- RAPHAEL D.D. [1975], « The impartial spectator », in Skinner & Wilson (eds) [1975], p. 83-99.
- REEDER J. ed. [1997], *On Moral Sentiments. Contemporary responses to Adam Smith*, Bristol, Thoemness Press.
- ROSANVALLON P. [1979], *Le Capitalisme utopique*, Paris, Points-Seuil.
- SCOTT W. R. [1937], *Adam Smith as student and professor*, New York, A. M. Kelley, facsimile 1965.
- SKINNER A. S. [1979], *A System of Social Science. Papers relating to Adam Smith*, Oxford, Clarendon Press.
- SKINNER A. S. [1988], *Adam Smith and Economic Liberalism*, Edinburgh, David Hume Institute.
- SKINNER A.S., WILSON T.(eds) [1975], *Essays on Adam Smith*, Oxford, Clarendon Press.
- SKINNER A. S., WILSON T. (eds) [1976], *The Market and the State. Essays in honour of Adam Smith*, Oxford, Oxford U. P.
- SMITH A. [1759-1790a], *Théorie des sentiments moraux*, trad. de M. Biziou, C. Gautier & J.-F. Pradeau, Paris, PUF, 1999, [références : TMS].
- SMITH A. [1759-1790b], *The Theory of Moral Sentiments*, Oxford, Oxford U. P., 1976.
- SMITH A. [1776a], *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, Oxford, Oxford U. P., 1976, [références : WN].
- SMITH A. [1776b], *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*, traduction G. Garnier, Paris, Garnier-Flammarion, 1991.
- SMITH A. [1795], *Essays on Philosophical Subjects*, Oxford, Oxford U. P., 1980.
- SMITH A. [1978], *Lectures on Jurisprudence*, Oxford, Oxford U. P., 1978, [références : LJ].
- SMITH A. [1983], *Lectures on Rhetoric and Belles lettres*, Oxford, Oxford U. P.
- STEWART D. [1793], *Account of the Life and Writings of Adam Smith*, in Smith [1795], p. 269-351.
- STIGLER G. [1975], « Adam Smith's travels on the ship of state », in Skinner & Wilson (eds) [1975], p. 237- 246.
- TRIBE K. [2008], « Das Adam Smith Problem and the origins of modern Smith scholarship », *History of European Ideas*, 34, p. 514-525.

- TUGENDHADT E. [1998], *Conférences sur l'éthique*, trad. M.-N. Ryan, Paris, PUF.
- VERGARA F. [2001], « Les erreurs et confusions de Louis Dumont », *L'Économie politique*, 11, p. 76-98.
- VINER J. [1927], « Adam Smith and laissez faire », in Clark, Douglas, Hollander *et al.* [1928], p. 116-155.
- VINER J. [1968], « Adam Smith », *International Encyclopedia of the Social Sciences*, 14, New York, Macmillan and the Free Press, p. 322-329.
- WILSON T. [1976], « Sympathy and self-interest », in Skinner & Wilson (eds) [1976], p. 73-99.
- WINCH D. [1978], *Adam Smith's Politics. An essay in historiographic revision*, Cambridge, Cambridge U. P.
- WINCH D. [1996], *Riches and poverty*, Cambridge, Cambridge U. P.
- WISPÉ L. [1986], « The Distinction between sympathy and empathy: to call forth a concept, a word is needed », *Journal of Personality and Social Psychology*, 50, 2, p. 314-321.
- WITZTUM A. [1998], « A study into Smith's conception of the human character : Das Adam Smith Problem revisited », *History of Political Economy*, 30, 3, p. 489-513.
- WOOD J. C. ed. [1984], *Adam Smith: Critical assessments*, 4 vol., New York, Routledge.
- WOTLING P. [1996], « Sentiments moraux », in Canto-Sperber dir. [1996], p. 1379-1387.
- YOUNG J. T. [1986], « The impartial spectator and natural jurisprudence: an interpretation of A. Smith's theory of the natural price », *History of Political Economy*, 18, 3, p. 365-382.
- YOUNG J. T. [1997], *Economics as a Moral Science. The Political Economy of Adam Smith*, Cheltenham, Ed. Elgar.
- ZOUBOULAKIS M. S. [2005], « On the social nature of rationality in Adam Smith and John Stuart Mill », *Cahiers d'Économie Politique*, 49, p. 51-63.